

ancrages

Revue acadienne de création littéraire

Jeudivers



JEUDIVERS

Le fait divers procéderait d'un classement de l'inclassable, il serait le rebut inorganisé des nouvelles informes... désastres, meurtres, enlèvements, agressions, accidents, vols, bizarreries, tout cela renvoie à l'homme, à son histoire, à son aliénation, à ses fantômes, à ses rêves, à ses peurs...

Roland Barthes, *Essais critiques*

L'événement littéraire *Jeudivers* est inspiré d'une idée originale de Gabriel Robichaud qui souhaitait « faire appel à une expression qui puise dans l'inconscient pour nourrir l'inspiration. La semaine des quatre jeudis s'est ainsi transformée en mois des quatre jeudis. Le fait divers est aussi quelque chose qui pousse à écrire sur des sujets qui ne nous viennent pas forcément naturellement. Ça revenait donc à faire appel à quelque chose qui nous dépasse pour en faire une action concrète qui finit par nous dépasser aussi, celle de jouer avec les mots et d'écrire, ou de laisser les mots qu'on écrit se jouer de nous. »

Le 25 janvier 2013, la revue *Ancrages* a émis un communiqué invitant les auteur.e.s à faire part de leur intérêt à participer à l'événement littéraire *Jeudivers*. Ce projet de création visait à faire découvrir, à chaque jeudi du mois de mars, un même fait divers (sélectionné dans l'actualité par la revue *Ancrages*) à travers le prisme de quatre écritures différentes. Les auteur.e.s retenu.e.s s'engageaient à écrire un texte en s'inspirant d'un fait divers qui leur était proposé, tout en étant libres de choisir le format qui leur convenait (nouvelle, poème, scène de théâtre, conte, fable, etc.). Ils disposaient d'une semaine après la distribution du fait divers pour remettre leur texte. La publication hebdomadaire des textes débuta sur notre site Internet (www.ancrages.ca) le jeudi 7 mars 2013 (et ensuite les 14, 21 et 28 mars) à raison de quatre par semaine.

Le présent numéro d'*Ancrages* rassemble les textes créés dans le cadre de ce projet. Quand nous avons imaginé *Jeudivers*, nous avons rêvé d'œuvres bien ciselées mais pourtant spontanées, de textes ondoiyants et divers, tristes et comiques, poétiques et prosaïques... Et les auteur.e.s ont su relever le défi!

Les organisateurs

Sarah Brideau

Jean-Pierre Caissie

David Décarie

Marie-Ève Landry



JEUDIVERS - 1^{ER} JEUDI

Edmonton : une vache en fuite est capturée par des policiers

fait divers publié par Radio-Canada.ca le 20 février 2013. récupéré le jeudi 21 février

Résumé: Une vache en route vers un abattoir qui tue le bétail selon les rites islamiques s'est enfuie par une porte laissée entrouverte. La police relâche un taureau dans le but d'essayer d'attirer la fugitive, mais hélas, il prend à son tour la poudre d'escampette. Les deux bovins agités donnent bien du fil à retordre aux policiers pendant plusieurs heures en renversant des agents et en fonçant sur des voitures de police. Les fugitifs sont toutefois ultimement capturés.

VIVRE, UNE DERNIÈRE FOIS

Comme une nouvelle chance de survie, la liberté grande ouverte au travers de cette porte entrebâillée, prendre la fuite et vivre de l'espoir, courir dans les champs, dans les rues. Là-bas, mon ombre se dissimulerait dans leur quotidien mais ici, les policiers, les pilotes d'hélicoptères, tous réunis avec un seul et même but : avoir quelque chose à raconter ce soir.

Ne pas vouloir mourir, est-ce le vrai crime? Crever, au bout de mon sang, sans même verser une larme, sous l'œil attentif de ceux qui se féliciteront ensuite d'avoir bien fait ça, une fois de plus. C'est plutôt ça le drame - ne jamais pouvoir décider de son sort.

Au loin, je l'aperçois, beau et grand et fort et attirant surtout, mâle et séduisant, le taureau. Et moi, fragile, résister à la tentation, la raison plus forte que le cœur, reconnaître le piège, préférer encore la liberté. Sentir l'air frais du dehors, enfin. Le bleu du ciel, l'infini de l'horizon, tout est maintenant possible, l'idée de la mort n'existe plus.

Puis soudain, mauvais coup de dés, ce sont eux les gagnants. Tenter de les bousculer, leur faire comprendre que non, je ne veux pas retourner là où les jours sont comptés. Je veux vivre.

Trop tard. En cage. Je regarde à l'extérieur une dernière fois. Je suis déjà morte, un peu.

LA VACHE QUI VOULAIT JOUER AU FOOTBALL... UNE HISTOIRE VACHEMENT TRISTE

EDMONTON - Une jeune recrue prometteuse a de quoi menacer des joueurs bien établis dans la Ligue canadienne de football.

Annabelle n'est pas une vache comme les autres. Elle ne sera pas une vache laitière, comme l'entendent ses parents. Ce n'est certes pas la carrière qu'elle envisage, peut-on clairement comprendre quand on la connaît, ne serait-ce qu'un peu.

Le jeune bovidé de sexe féminin a de bien plus grandes ambitions: rien de moins que de percer l'alignement des Eskimos d'Edmonton, son équipe de football préférée. Elle pense même pouvoir détrôner Mike Miller comme plaqueur défensif numéro un. Rien que ça! Elle a du front, la petite.

Annabelle connaît d'ailleurs tous les joueurs. Les meilleurs, au moins. Son préféré, elle le nomme sans hésiter. « C'est Frank Lebœuf! », nous lance-t-elle tout de go en langage de vache que nous avons réussi à décoder. Et non, ce n'était pas de l'espagnol.

La fougueuse taure affiche soudainement une mine contrariée, à la vue de l'expression dubitative apparaissant sur le visage de l'intervieweur. Elle comprendra quand on lui expliquera que son joueur de prédilection n'est pas un joueur de football canadien -dont les racines viennent du rugby-, mais un joueur de foûte, comme on dit en France. Le soccer, comme on dit en sol canadien.

Le célèbre défenseur a en effet porté les couleurs du FC Strasbourg puis du Chelsea FC, en plus d'aider l'équipe nationale de France à remporter plusieurs titres internationaux, dont la coupe du monde en 1998.

C'est à ce moment que la rencontre tourne au drame. Dépitée et à la fois folle de honte et de rage, la belle rousse se met à ruer dans la pièce, tant et si bien que de ses pattes, elle fait éclater la baie vitrée qui nous sépare de l'extérieur.

La pauvre Annabelle se met ensuite à errer l'âme en peine dans les rues d'Edmonton. Errer jusqu'à faire une rencontre qui allait changer à jamais sa destinée: un secouneur de ligne. En plein milieu de la rue. «Non! C'est

un quart arrière», réalise-t-elle en le voyant distribuer ses instructions et diriger la circulation, armé de son sifflet, en plein milieu de son caucus.

Qu'importe s'il porte un bien drôle de costume, avec sa veste bleue et sa petite casquette à palette qui ne ferait pas long feu sur un champ envahi de 24 footballeurs tout aussi robustes et rapides les uns que les autres. Peu importe, se dit-elle, avant de foncer à toute vitesse. C'est le rôle d'un plaqueur défensif, après tout, que de stopper le quart.

Annabelle renverse sa victime d'un simple coup d'épaule. Elle sent soudain surgir en elle l'ivresse du triomphe. Sus à l'ennemi!!!, se surprend-elle à lancer, tel un cri de guerre.

La partie n'est pas gagnée pour autant, puisque du renfort arrive aussitôt. La ligne primaire de défense, composée de trois éléments très mobiles bien plus imposants, chacun étant recouvert d'un équipement de protection fait de métal bicolore.

Force est d'admettre qu'elle n'était pas de taille. Malgré ses charges répétées et son indiscutable hardiesse, jamais n'a-t-elle réussi à franchir le mur défensif de l'adversaire.

Là n'était pas la fin de ses peines, par ailleurs. Voilà qu'on l'embarque. Elle devra passer les heures à venir derrière les barreaux. «Rien qu'un dur petit moment à passer», lui suggère son conseiller pour tenter de la reconforter. En proie à des crises d'angoisse, la rebelle génisse croit son avenir de footballeuse compromis à jamais.

Le verdict tombe le lendemain, au matin. C'est comme si ses frayeurs s'étaient avérées prémonitoires. La fédération nationale de football bannit en effet Annabelle de son sport préféré pour une période de cinq ans. La triste athlète ne pourra intégrer la brigade défensive des Eskimos d'Edmonton.

Et non, ce n'est pas en raison de ses origines limousines et donc françaises, sa robe auburn trahissant ses lointaines racines. Si jamais on lui refusait l'accès à l'équipe de la très anglo-saxonne capitale de l'Alberta, ce serait en raison de son sang, qu'elle a toujours cru. Elle est

peut-être de race bovine canadienne, se demande Annabelle. Encore là, pas de chance. Cette espèce a été développée au Québec, qui plus est à l'époque de la Nouvelle-France.

Non. Ce n'est pas en raison de sa couleur. Annabelle aurait dû plutôt se méfier des offreurs de seringue qui traînent en bordure des champs. Elle aurait mieux fait d'écouter sa mère, qu'elle se dit avec regret, quand le juge lui annonce que les prélèvements effectués la veille sur elle ont révélé la présence d'un taux anormalement élevé d'hormones de croissance dans son sang.

Ainsi prend fin, du moins temporairement, le trajet d'Annabelle vers les plus hauts échelons du football canadien. Un bien triste sort pour une athlète dotée d'une telle fougue et d'une aussi grande volonté. C'est finalement son impétuosité qui aura eu raison d'elle. À vouloir aller trop vite, on reste parfois en route, dit-on.

Et non, l'avenir de Mike Miller n'est pas menacé comme plaqueur défensif numéro un des Eskimos d'Edmonton. Ce dernier peut plaquer tranquille... pour encore cinq ans. D'ici là, Annabelle devra se ressaisir, tout en sachant troquer sans heurts le champ de football pour la verte prairie.

SARA DIGNARD.

9M²

Une vie au millimètre près
dans le vestibule d'un hall d'hôtel
où tu ne viendras pas
je t'ai attendue
déguisé en homme de circonstance

chaque visage comme une porte battante
qui se referme sur le mien
celui de l'étranger
qui n'est pas le bienvenu
sur ce parquet glacé
à la cire d'abeille

surveillé par des lentilles à tête pivotante
qui me scrutent comme un animal en cage
je cherche la chambre louée à l'heure
de ton désir offert
à un autre que moi

toute cette vie construite
dont je n'arrive pas à décrypter les hésitations
le cri de ma terre
au bas du ventre
que je ne sais plus réprimer
pour la survie de la meute

ta nuque froide comme un oiseau
le choc de la vitre
dans mes mains du sang
qui goûte tes lèvres
au bord d'une jouissance frénétique
qui ne vient jamais
le tintement continu
d'une salle de bain blanche
où tout ce qui est emballé
peut être volé

l'acouphène
du système de ventilation intégral
cherche la moindre fissure d'air
comme un appel
d'urgence

service à l'étage
l'aube roussie
pointe déjà au-dessus de la ville
dénude les ruelles-dortoirs
et les hommes cocus
dans des lits à peine froissés

tes cheveux mouillés
ton sexe à jour
le tapis repassé à l'air chaud
l'acharnement du corps
qui réclame son dû

8h02
le réveil du bétail
appelé par son numéro
les néons du jour
au creux des yeux
le grincement des rails
sur lesquelles glissent des murs
qui ne s'ouvrent plus que sur commande

courir
une neige
rouge cendre
sur de l'asphalte encore sec
la proie
qui se sait perdue
clôturé le ciel
je ne vois plus
que ses retranchements permis

une outarde prise au piège au béton de la fenêtre
la patte entaillée d'un lapin dans un piège à ours
ce que nous avons de plus fragile
marchandé pour la culpabilité
de nous avoir anéantis et troqués
contre des couvertures de laine
ce que nous avons de plus intime
exposé comme dans un musée
sous des cloches de verre
et des dates ajoutées au calendrier

mon voisin crie
ses dents
contre les barreaux de sa chaise
gruge l'acier
de sa captivité
comme un enfant puni
qui ne comprend pas son crime

des nuits saignées à blanc
à se vomir au visage
sans jamais trouver l'apaisement
d'une porte entrouverte

il hurle
pour tous ceux qui ne le font plus
l'impossibilité d'habiter
un corps
récurrent

comme le pouls à la tempe
la tumeur attendue
salvatrice d'une raison d'être

une morsure
léchée
pour la garder toujours vive
les entrailles vidées à même le sol
sous la peau
réserver la graisse pour l'hiver
les os du coeur
pour le battement
du tambour

rêver d'une plage blanche
entourée de forêt
à perte de vue
la densité
des pas
dans la neige
suivre le souffle
épuiser
la vie
lui faire sortir la langue
chercher son air

migrations désespérées de troupeaux
dans l'affolement des derniers instants
à la pointe du fusil
ma peur
de rater la cible
sans la mémoire de mon peuple
et la force de mon père

la violence perpétrée
par réflexe
comme l'héritage offert avant terme
je t'aime comme j'ai appris à le faire
ta nuque au creux des mains
contre la vitre
goûter le froid du sang

dans le désespoir d'assister à ma propre disparition
je deviens peu à peu
la chair à vendre
ancrages 8

j'attends le jour possible
de l'échappée
contre tout ce qui m'a été enlevé
à même la bouche ouverte
de mes premiers chants

je marche
les pieds gonflés de rivières
qui cherchent leur nid

et je suis
le printemps hâtif
de la colère
de ceux que les flammes n'ont pas réveillés
et qui s'élèvent enfin
pour faire entendre leur voix d'infanterie

MERDA D'ARTISTA

L'Artiste a un stylo dans le cul. Elle est à poil, fesses braquées vers une page blanche. L'affiche est énorme et trône derrière le podium. Puis l'Artiste arrive pour de vrai parmi les salves d'applaudissements. « L'homme est l'esclave de la routine, » dit-elle une fois la foule calmée.

Cornelius s'éloigne du troupeau et s'approche de Clochette. Elle n'a pas l'air dans son assiette aujourd'hui. Pourtant, elle a vécu, elle a goûté à d'excellents pâturages, elle a fait l'amour avec le grand Cornelius, elle a eu un veau et l'a élevé. « Fais confiance à l'homme, Clochette. Il est de la plus grande importance. » L'énorme taureau renifle bruyamment. « Dans certains abattoirs, ils nous assomment avant de nous tuer, mais pas ici. Nous sommes chanceux, ma chère Clochette. Ils nous caresseront, ils nous aimeront. Et de finir dans le ventre de ces vénérables créatures, il n'y a pas plus grand honneur. Il n'y a pas de meilleur lieu de repos pour notre âme. »

L'Artiste balaie la foule du regard, trouvant celui des hommes et des femmes qui sont venus la voir. Elle savoure leur présence. Elle relate des instants de sa jeunesse. Tous vénèrent l'Artiste. Des femmes posent leurs mains sur leur cœur et des hommes se massent les cuisses.

D'abord, la lame est aiguisée. Ensuite, l'homme tranche la gorge en un seul mouvement, une lacération profonde qui ouvre la carotide et la jugulaire, mais n'endommage pas la colonne vertébrale. Ainsi, la vache peut jouir de la grande douleur jusqu'à sa mort. Tout est fait dans le plus grand respect de la bête. Quel honneur!

« Nous ne sommes guère plus que du bétail, » dit L'Artiste, « ruminant devant la télé en attendant notre tour à l'abattoir. » Elle fait glisser son index contre sa gorge et tire la langue. « Nous sommes amorphes, sans dessin, inutiles. »

Clochette hoche la tête. « Si seulement j'étais née en Inde, » dit-elle en soupirant. « Je ne veux pas mourir, Cornelius. Pourquoi ces hommes veulent-ils nous faire souffrir? Pourquoi veulent-ils nous manger? J'aimerais mieux faire ma vie loin de ces créatures, dont la bassesse et la méchanceté me font frémir. » Elle crache sa bouchée d'herbe. « Les vaches sont pures. Elles sont belles et douces. Elles peuvent nourrir avec le lait, sans devoir mourir. » Cornelius baisse la tête. Il n'a pas de

tétines; il n'a que sa chair. Clochette soupire. « Les vaches ne font pas la guerre et ne connaissent aucun péché. Je ne veux pas me faire dévorer par ces porcs. »

« Notre seule évasion, notre seule chance de nous élever au-dessus des autres bêtes, c'est de créer. L'art n'est pas qu'une expression de l'imaginaire; c'est la communication du divin. » Elle sourit. « C'est une manifestation du divin, et lorsque nous créons, nous sommes divins! » La foule délire.

« Blasphème! » s'écrie Cornelius. « Que dire des pyramides, du Parthénon, de la Joconde, de la Vénus de Milo, de Molière et de Dostoïevski? N'oublie pas l'art, Clochette! N'oublie pas la divinité de l'homme! »

L'Artiste est émue, laisse couler quelques larmes. Elle se caresse le sein gauche et parle encore de bétail. « Au temple et à l'église, » implore-t-elle, « qu'avez-vous appris sinon la vengeance et la cruauté d'un patriarche absent dont la pléthore de conditions absurdes a comme unique but d'avorter l'espérance? Libérez-vous, mes enfants, mes amis, mes amants. Au diable les prières et les coutumes absurdes! Ajoutez votre propre parole à la soupe. Déshabillez votre âme et montrez-la à ceux qui vous entourent. N'est-elle pas sainte? »

La jolie jeune vache ferme les yeux. « Tu te trompes, Cornelius. Si tu veux parler des hommes, alors parlons de Hitler et de Pinochet, parlons des massacres en Arménie, au Rwanda, au Soudan, parlons des croisades, des jihads et des mines antipersonnel, parlons de Tchernobyl, de la baie de Minamata, des livres de Stephenie Meyer et d'E. L. James, et parlons d'Occupation Double! » Sur ce, Clochette s'éloigne de Cornelius.

L'Artiste pointe son affiche et montre son plus grand sourire. « Je sais, c'est grotesque, mais vous comprenez... il faut être vulgaire pour attirer l'attention. »

Les hommes rassemblent les vaches devant la grande porte. Des clôtures forment un couloir, et les bêtes font la file. Clochette secoue la tête. *Les humains sont fous*, pense-t-elle.

« C'est une photo de moi, à poil, avec un stylo dans le cul, fesses braquées vers la page. Cette photo me libère. Grâce à elle, je suis plus qu'une simple vache dans le troupeau. Je suis une Artiste! »

En s'éloignant de Cornelius, la pauvre Clochette tente de justifier la fascination de ses homologues envers les hommes. Pourquoi les vaches sont-elles leurs esclaves? Est-ce réellement l'art qui rend l'homme divin? La Fontaine de Marcel Duchamp n'était qu'un urinoir. Et Merda d'artista, de Piero Manzoni?

Manzoni a fait sa fortune en mettant 90 crottes dans 90 boîtes de conserve. L'affiche trône toujours derrière le podium. La photo est légèrement floue: le cadrage, inégal. Pourtant, la foule adore, une foule amorphe, elle-même une sorte de troupeau.

Cornelius, toujours inquiet pour sa belle Clochette, jette un coup d'œil à la ronde. Il l'aperçoit, filant au loin, courant à vive allure vers le fond du pâturage.

Tout sauf me faire bouffer par ces dingues, pense-t-elle.



JEUDIVERS - 2^E JEUDI

Il cambriole son ex-femme chaque semaine pendant trois ans

fait divers publié par *Le Nouvel Observateur* avec AFP le 23 février 2013. Récupéré la même date.

Résumé: Un homme a été condamné à purger une peine de 12 mois en prison avec sursis à Liverpool, en Angleterre pour s'être introduit dans la maison de son ex-femme chaque semaine pendant trois ans. Les vols ont commencé alors que Bernard Young était encore marié : il volait la carte bancaire de son beau-frère et y retirait 160 livres par semaine. Après la séparation, Young a utilisé son ancienne clé afin de continuer ses vols hebdomadaires. Après avoir volé un total de 30 000 livres sur six ans, Young s'était acheté une péniche sur laquelle il vivait.

JONATHAN ROY.

PÉNICHE

cinépoème multiplan en un seul acte redondant
(Productions de la Main morte)

*young perché seul à la pointe d'une péniche
la caméra brume l'embrasse il se défend
un peu elle recule.*

*en complet partiel clé
pendant au bout d'une chaîne
il se balance fixe
la mersey*

YOUNG

*à demi-voix
pour lui-même
pour tous*

le journaliste a rien compris tout est dans la régularité
elle était consentante j'veus dis
c'est comme faire l'amour
c'est comme faire l'amour
tout est question de rythme j'veus dis

répéter répéter répéter
cent-cinquante-six fois très approximativement

elle était consentante j'veus dis
la pratique rend meilleur
cent fois sur le métier c'est pas assez
il a rien compris
rien compris

c'était son idée à elle

*stoïque young se penche pour éviter
la caméra comme une pie
elle se recule et recharge
va-et-vient coït voyeur
young danse*

YOUNG

*ponctue
de sa clé*

tout est dans la régularité si on répète répète une erreur
assez souvent si on répète répète
si on répète répète une erreur si on répète
la même erreur assez souvent ce n'est plus une erreur
c'est du génie

*une musique merseybeat émane du fleuve
l'aiguille rock au beau milieu du front
young danse et saute comme un vinyle fini*

YOUNG

magistral

si on répète répète répète
la même erreur assez souvent ce n'est plus une erreur
c'est du génie

si la nécessité est la mère de l'invention
la répétition elle est la mère de la nécessité
si l'invention est la mère du désir
la répétition en est donc l'arrière-grand-mère

j'ai décidé de remonter le fleuve jusqu'à la source
jusqu'à la répétition jusqu'à la source jusqu'à l'excellence

vous me suivez

*merseybeat young danse
la caméra coïte dans l'espace
absurde haut-le-coeur*

YOUNG c'est elle qui voulait elle voulait que ce soit plus
fixe la clé hard au lit
j'ai proposé de la menotter

ELLE c'est tout c'que tu trouves
off chiante

YOUNG une vraie garce en plus
la caméra elle voulait pas que j'aie de bateau
s'excite j'ai proposé de lui faire mal
il la regarde
droit dans l'œil de la mordre

ELLE non
off méprisante

YOUNG de la griffer

ELLE non
off lasse

YOUNG de la toaster pendant qu'on faisait tendrement l'amour
ôte l'aiguille
de sa face

ELLE t'es malade
off défiante cherche encore

YOUNG c'était pour nourrir la flamme elle me l'a demandé
la clé Bonnie and Clyde sans les guns du butane dans le briquet
prend feu c'était érotique c'est tout je le jure
il s'en défait

au début son frère on volerait son frère

on volerait
et on baiserait
et on volerait encore
et on baiserait encore
toujours

*la péniche tangué s'agite
comme young danse sur une fusion de rien
mersey fleuve limite
ne délimite plus quoi que ce soit*

YOUNG son frère a toujours été un con
dans la lentille né pour être victime
close-up un peu d'argent très déficient
froid lui aussi voulait une péniche
pas question qu'il en ait une avant moi

enfant pas question

en plus elle trouvait plaisir à trouver plaisir
à déposséder l'autre con de frère ça l'excitait

moi je m'en foutais j'allais m'acheter une péniche
et on baisait

régulier
comme le rythme du fleuve

régulier
comme un chèque de paye

ELLE
off sangsuelle

oui oui plus mon chéri encore
plus hard

YOUNG

elle la garce elle elle en voulait toujours plus

c'était pour nourrir la flamme
du butane dans le briquet c'est tout
c'était érotique c'est tout je le jure

*la caméra grossit
prend toute la place
convexe
l'espace*

YOUNG
distordu

je lui ai proposé l'amour métonyme
je la quitterais garderais sa clé
pénétrerais sa maison à répétition et la laisserais assister
en boule dans le garde-robe au viol
de sa propre demeure

ELLE
off gémissante

mmm là tu parles entrées par effraction
vole moi dévalise mes envies
pense à ta grosse péniche

YOUNG
*fouille
dans sa poche*

c'était juste un jeu juste un jeu juste une erreur
si on répète répète une erreur
on devient le plus génial des amants

les dents mordent les replis de la serrure je l'entends
je m'introduis une première fois

ELLE
off fondante

oui

YOUNG
*sort un briquet
de sa poche*

quand on flick flick le destin
ça pow pow ça pow pow ça s'allume et ça splash

je vole les quelques livres qu'elle m'avait laissés
partie du jeu
je m'attarde griffe les murs elle me regarde je sors
elle apprécie

je m'introduis

ELLE
off constante

oui

YOUNG
instable

je vole quelques livres
je m'attarde embrasse la pièce elle me regarde
voyeuse salope je sors

elle frémit je m'introduis elle frémit

momentum

répétition longtemps
répétition répétition

c'est comme faire l'amour
tout est dans le rythme j'vous dis

trois ans de danse en quelques secondes

la cam-coït régulière reproduit le geste reflux optique malaise
young ne la voit plus même quand elle passe à un cheveu de son visage
regard vide torse bombé

YOUNG

inflammable

c'est comme faire l'amour
tout est dans le rythme j'vous dis
mais ça prend juste un grain de sable
mais l'inertie maudite inertie
un corps ne peut pas modifier son propre mouvement
le journaliste a rien compris
un jeu juste un jeu
un jeu de chien mais un jeu quand même
j'pouvais pas savoir que ça allait mal finir

ELLE

off outrée

comment tu veux pas que j'aïlle avec toi sur ta péniche
comment c'est ta péniche
tu vas voir
tout le monde va voir

YOUNG

explosif

la garce
elle me filmait

trois ans à me faire fourrer
l'inversion des rôles l'arroseur éclaboussé

pour une péniche

c'est elle la croche
c'est elle la criminelle
c'est elle

young éclate s'effondre
la caméra termine et s'essuie
elle veut se coller sur young
des gyrophares s'approchent
il saisit la caméra s'excite
la clé tombe dans la mersey
la caméra s'échappe se bande fonce sur lui sauvage
panique young l'avale
introspection

noir bruit d'un corps dans la mersey

silence générique

QUAND ON EST MARINIER

*Out of my window looking in the night,
I can see the barges flickering light.
Silently flows the river to the sea,
As the barges do go silently.*

Chaque semaine, il brûle un cierge dans l'église Saint Nicolas pour remercier le saint de l'avoir protégé dans le péril. Personne ne l'a vu lorsqu'il a fait doucement tourner sa clef, qu'il s'est glissé dans le noir pour prendre la carte de crédit, dans ces lieux familiers où il a vécu dans une autre vie, lorsqu'il était marié et qu'il avait eu l'idée du grand projet, lorsqu'il découvrit la « dot », un sacré magot qui dormait dans un compte épargne, toutes les économies de son beau-frère. Et pourquoi l'aurait-il épousée pour rien ?

Maintenant tout est parfait, sa solitude se fond dans l'air brumeux, il sillonne les docks, habile à la manœuvre, ses nippes sentent l'embrun, le vieux goudron, qu'importe si ses cheveux blanchissent, il se repose enfin.

Bien sûr s'ils savaient, les autres, au pub, au club de rugby, les gars qui le saluent lorsqu'il passe l'écluse dans le Park Robin, qu'est-ce qu'ils penseraient ? Que c'est honteux de voler sa famille, ou bien que sa femme l'avait jeté à la rue, le pauvre, parce qu'il buvait, ou qu'il était au chômage ?

Elle était jolie sa bien-aimée au début, lorsque tout allait bien. Maintenant elle soupire, se retourne dans son lit, fait des cauchemars. Elle dit que quelqu'un s'insinue dans la maison, lorsque tout dort dans les bas-fonds de Liverpool, mais elle ne veut pas partir, elle s'accroche à son dernier bien, ce qui fut leur maison à tous deux. Depuis 3 ans, ce sont les mêmes angoisses, dit-elle au médecin. Une vieille folle que personne ne croit.

Ce n'est pas un coche de plaisance son bateau, mais quand même, il n'a plus rien à voir avec ce rafiot qu'il avait acheté avec ses économies, 20 000 livres, oui, car il avait fini par croire que cet argent lui appartenait. Il a repeint le pont en vert, aménagé sa cabine en chiant de vieux meubles, bricolé le moteur. Depuis toujours, c'était son rêve, ses grandes vacances.

*Barges, I would like to go with you,
I would like to sail the ocean blue.
Barges, have you treasure in your hold,
Do you fight with pirates brave and bold.*

Habiter dans une Marina, remonter le canal de Leeds, lentement, entre les collines, frôler les saules, faire la sieste sous un vieux pont, être libre ! Cet idiot de beau-frère avait une confiance aveugle en sa sœur, il lui laissait tout gérer. Mais elle ne comprenait rien aux relevés. Il savait bien qu'elle n'avait jamais aimé la papasse, c'est lui qui s'en chargeait dans le ménage, cela vaut bien un modeste bénéfice.

Un petit manège, chaque semaine, il s'émerveillait de la combine. Ces deux-là épargnaient pour les vieux jours, la sécurité, mais lui allait vers le grand large, il avait des ambitions, des générations de marins revivaient en lui, prenaient leur revanche.

Les autres, s'ils savaient, diraient que c'est une affaire de famille : à Liverpool, on n'aime pas la police. Avec sa femme, s'ils n'avaient plus rien à se dire, s'il était brutal et fourbe, c'était son affaire. Et puis, qu'importe quelques petits cauchemars face à son plaisir, de la joie renouvelée chaque jour. Ce bonheur qu'elle ne lui avait jamais donné (et lui non plus, il faut le reconnaître), maintenant il l'avait, il avait le plaisir, il fumait sa pipe en méditant sur l'existence.

*How my heart longs to sail away with you,
As you sail across the ocean blue.
But I must stay beside my ocean clear,
As I watch you sail away from here.*

Parfois, lorsqu'il se glissait dans la chambre, il contemplait le corps endormi de la vieille dame, il guettait son souffle, des bribes de phrase, c'était un jeu, l'excitation du risque. Un jeu triangulaire. Tout est vol, pensait-il, d'abord posséder un corps, puis dominer une volonté, enfin s'approprier l'argent. Mais ce n'était pas pour de la drogue ou de l'alcool. Il avait sa fierté, sous son air de semi-clochard, « sans domicile fixe », non, il avait une maison, la plus belle qui soit, une maison flottante. Et il en voyait des plaisanciers, des yachts qui accostaient dans Crooke Marina, il côtoyait la Haute. La nuit il regardait les étoiles, les lumières plongeaient dans l'eau noire en serpentant.

Bien sûr il y a eu ces caméras de surveillance, il les voyait, mais n'arrivait pas toujours à les feinter. Et puis il y a tant de passants, pourquoi irait-on le soupçonner ? Ainsi vivait-il, modestement d'ailleurs, 160 livres par semaine ce n'est vraiment pas Byzance, en espérant qu'il y aurait assez d'argent dans le compte pour tenir jusqu'à sa mort.

*Away from my window on into the night,
I will watch til they are out of sight.
Taking their cargo far across the sea,
I wish that someday they'd take me.*

Mais les canaux vont vers des rivières et les rivières vers la mer, un jour les économies se sont épuisées. 20 280 livres, tout le capital était mangé. « *All good things have an end* ».

Ils sont venus pendant qu'il dormait, il n'avait pas terminé son rêve. Pour elle, le cauchemar cessait.

Plus de péniche, adieu la liberté, tout s'évanouit dans l'impermanence.

Souffler n'est pas jouer.

UN FORFAIT

Auri sacra fames

Malédiction latine

Ce qui n'était au départ qu'un geste banal, quoique immoral et coupable, posé avec la volonté explicite de nuire et de ne pas se faire prendre la main dans le sac, ce qui suppose dans l'esprit de l'auteur d'avoir bien pesé les tenants et aboutissants, d'y avoir longuement réfléchi, en secret, était devenu une sorte de rituel. Comme tout rituel, rien n'était laissé au hasard : le moindre détail se révélait symboliquement *chargé*, comme on charge une arme ou comme on dit d'une pile qu'elle est chargée d'énergie, pour arriver à un *optimum* de résultats. Énergie désespérée d'arriver à ses fins, de maximiser les conséquences avec une économie de moyens. Pourtant, le choix lui-même du temps et du lieu pour accomplir son forfait n'était pas sans risques. Le paradoxe n'en est pas un : aucun obstacle ne pouvait se comparer avec la puissance symbolique de son rituel; s'introduire de nuit, invisible, dans cette chambre à coucher occupée, une fois par semaine pendant des années... Rituel immuable, sans cesse réitéré. Banalité du mal.

Tout d'abord, il tâta la porte, les yeux fermés, comme s'il caressait un corps nu et frémissant, ou comme s'il se concentrait afin de mieux *lire*, du bout des doigts, les aspérités en quête d'un signe, d'un message enfoui dans le grain du bois peint. Or, même si la porte lui avait révélé un improbable indice, aurait-il su en saisir la clé, le déchiffrer et le comprendre? Rien n'est moins sûr ; cet homme n'avait visiblement pas inventé l'eau bouillante... Mais de faibles capacités intellectuelles ne sont pas incompatibles avec la planification machiavélique et l'accomplissement d'un rituel patiemment élaboré, minutieusement répété, messe basse ou cérémonie païenne, sans mauvaises surprises et sans impulsivité irrationnelle.

Puis, il retirait la chaîne en métal toute simple d'autour de son cou, sur laquelle pendait une clé dissimulée sous la chemise. Silencieuse et frêle, mais dure et chaude au contact des doigts, introduite sans friction, sans problème, jusqu'au cœur mystérieux de la serrure violée. Ensuite, le rite entraînait dans une seconde phase moins sensuelle et très rapide. Franchissant à grands pas la distance qui le séparait de son objectif, il ne se détournait plus en vain, il ne s'arrêtait pas, il regardait droit devant lui malgré la pénombre, il ne touchait à rien. Pas tant d'avoir atteint le point de non-retour. Soudain, le caractère inéluctable, irréversible et nécessairement couronné de succès de son entreprise méprisable ne faisait plus de doute à son esprit. Et la dernière trace de culpabilité disparaissait en lui. L'excitation le submergeait.

ancrages 18

La vitesse des gestes machinaux l'enivrait comme un prétre-guerrier védique de son *soma*.

C'est seulement quand le mal était fait qu'il prenait un court instant pour contempler son ex-femme, prostrée dans son lit trop grand (elle avait gardé les meubles, bien sûr, alors que lui n'avait rien), parfois gémissante, parfois pétrifiée, les cheveux défaits, sa chemise de nuit bon marché flottant sur ses formes invisibles mais tellement familières... Près du lit, sur la commode, les sempiternels somnifères, lourds comme des balles de fusil, nécessaires comme l'hostie de la communion catholique de son enfance, blanches substances qui apportent la paix relative et transportent au royaume des rêves anxieux ; blanc-seing pour lui, donc, pour commettre impunément son crime, abuser d'elle, de sa naïveté (c'est un euphémisme : elle était en fait d'une crédulité qui confinait à la passivité, ce qu'il avait trouvé charmant au début, mais qu'il s'était mis à détester et à lui reprocher en termes injurieux, même après la séparation).

Et enfin il sortait, satisfait, épuisé de l'effort mental et physique, dans la nuit morne.

Mais ce qui a toutes les apparences d'un drame aux connotations religieuses, d'une fatale vengeance familiale, à la manière des tragédies grecques (ces mises en scène de mythes anciens, ces réactualisations périodiques d'une implacable justice inhumaine) ou d'une parabole biblique cruelle, n'en avait, en fait, que l'air et point du tout la chanson... Cet homme qui, à toutes les semaines durant six ans, en toute connaissance de cause, pénétrait nuitamment dans l'appartement puis dans la chambre à coucher de son ex-femme névrosée, abrutie de médicaments, n'accomplissait en fait qu'un petit vol de rien du tout, quelques centaines de dollars à peine, à l'insu de Dieu et des hommes. Et ce, pour pouvoir profiter d'un forfait sur l'achat d'une péniche...

Entre cette profanation mesquine et la sacralité d'une cérémonie religieuse archaïque, violente comme le drame des Atrides, entre ce petit larcin et la complexité des enjeux métaphysiques d'une histoire sainte, viol d'une vestale ou sacrifice humain, entre ce fait divers banal (du genre qui remplit les pages de nos journaux et les bulletins de nouvelles à la télé), et la portée universelle d'une épopée, rien de commun, vraiment.

Rien, sauf le voyeurisme des foules, trop heureuses de pouvoir jouir des malheurs d'autrui, dieux ou paumés.

LA CLÉ EN OR

Comme il le faisait tous les premiers lundis de chaque mois depuis des années, il se rendit au 20, rue de la Prévoyance. Il connaissait le chemin par cœur. Il ralentissait toujours le pas en traversant la petite place ombragée de platanes en été ou luisante de verglas en hiver; il observait du coin de l'œil les couples assis sur les bancs, se demandant s'il s'agissait d'amoureux, il respirait l'arôme du pain qui s'échappait de la boulangerie voisine, il écoutait le vrombissement des trams qui s'éloignaient sur le boulevard... Il aimait ce quartier. C'était une sorte d'îlot dans la ville.

Ses gestes s'accomplissaient automatiquement, sans qu'il eût à penser. Il franchit le portail, traversa la petite cour pavée, monta l'escalier aux planches grinçantes, puis introduisit sa clé dans la serrure de l'appartement au premier étage. Il entra, ôta ses chaussures et les laissa sur le paillason, puis se rendit dans la pièce du fond qui servait de bureau et ouvrit le petit coffre-fort dont il connaissait la combinaison par cœur. Il en sortit une boîte, compta quelques billets, les fourra dans sa poche et remit tout en place avant de ressortir. Inutile de s'inquiéter : il connaissait les habitudes de la maison et savait qu'à cette heure l'appartement était vide. Son ex-femme était au travail et ne rentrerait pas avant la fin de la journée. La ménagère ne venait que les mardis et les vendredis. On recevait peu, et seulement le dimanche.

Brave petite clé, qui lui permettait d'entrer et de sortir à son aise, de se servir comme il le faisait avant, quand il habitait ici. Brave petite clé qui le nourrissait comme s'il vivait (encore) là.

Rapide incursion mensuelle, sans laisser de traces, et le tour était joué. Il sourit, heureux de ce que la vie lui offrait. « J'en profitais avant, se dit-il, alors pourquoi pas maintenant? J'y ai droit, il me semble, et on ne peut plus me reprocher de prendre trop de place : je suis absent. »

Voilà plusieurs années qu'il avait quitté cet endroit, n'emmenant avec lui que son sac à dos bourré de vêtements, deux livres, une carte des sentiers de randonnée, sa brosse à dents et sa précieuse clé. Cette clé, combien valait-elle à présent? Une poignée de billets par mois... Jamais son ex ne se rendrait compte de ce qui manquait, il en était persuadé. Il savait qu'elle em-

pilait dans sa boîte le fruit de ses consultations payées en liquide et qu'elle n'avait jamais su tenir sa comptabilité en ordre. Tant que le coffre n'était pas vide, elle ne remarquerait rien.

Tout en marchant à grandes enjambées sur le trottoir, il frottait sa clé entre ses doigts, comme s'il la caressait. Suspendue à son cou au bout d'un cordon, elle ne payait pas de mine. Mais il l'aimait. « C'est MA clé, c'est mon gagne-pain », se répétait-il. Divorcer avait été une bonne décision. Il n'avait plus à subir un mariage qui ne rimait à rien, mais il en gardait les avantages. « Je me sers et je garde ma liberté, il suffisait d'y penser. »

Au début, il lui était parfois arrivé de craindre de trouver son ex là, dans sa chambre, enfermée telle une des victimes de Barbe Bleue. Il lui était arrivé de craindre qu'elle change la serrure. Mais non. Tout restait identique. Cette femme avait toujours été prévisible. Il savait où se trouvait le magot qui se renouvelait comme une source. Il calcula le nombre approximatif de visites qu'il avait pu effectuer à son ancien logis grâce à sa brave petite clé, le montant ramassé. Ce bout de ferraille terni commençait à valoir cher. Cette clé valait son pesant d'or! Elle méritait qu'il la traite mieux. « Je devrais la faire plaquer en or », se dit-il tout bonnement.

...

En ce premier lundi de mars, il était tout fier. Il avait apporté sa clé chez le bijoutier, qui l'avait recouverte d'une mince feuille d'or. Elle brillait comme un vrai bijou. « Certains font bien bronzer les premières chaussures de leurs enfants pour les préserver comme un trésor, alors pourquoi pas ma chère petite clé? » se dit-il. Il la glissa dans la serrure. Doucement, en tentant de ne pas rayer l'or. Elle refusa de pénétrer. Il insista. Elle finit par entrer, mais refusa de tourner. Inutile, la clé en or. La couche de précieux métal, quoique fine, avait changé sa taille. Pauvre petite clé qui ne pourrait plus servir, tant elle avait grossi...



JEUDIVERS – 3^E JEUDI

Amende de 750 \$ pour avoir inventé un méfait de toutes pièces

fait divers publié dans l'*Acadie Nouvelle* le 7 mars 2013

Extrait: «Un individu de Lac-Baker, [...] 41 ans, a écopé d'une amende de 750 \$ pour avoir amené la GRC à amorcer une enquête sur un méfait dont il était lui-même à l'origine. Le 31 août 2012, un appel 911 est fait par un individu concernant un incident qui se serait produit sur la route 215, entre Saint-François et Lac-Baker. Un camion aurait été la proie des flammes et un homme a été retrouvé ligoté. Arrivant sur place, un agent de la GRC est en mesure de constater la situation. La présumée victime, [...], lui explique alors qu'il a voulu apporter son aide à un automobiliste en panne. Lorsqu'il s'est arrêté, un autre individu aurait surgi par-derrière pour l'assaillir.»

LA BOSSE ET LES ATTACHES

Quand tu perds tout, tu perds tout. C'est ben simple. Alors, il faut s'arranger pour que ça soit pas un fiasco. Ne pas se faire manger la chemise sur le dos. Vaudrait mieux s'attacher que de flamber tout nu. Tout est dans la tactique. J'ai pas passé mon dernier sapin. Chus pas né hier pour vivre dans le fossette. Entre moi et mon camion, j'vas le flamber le truck. Ravoir un peu de cet argent que j'ai payé aux assurances toute ma vie. Le chemin du milieu paie pas. Prends les grands moyens. Je peux me passer du truck, mais de la bouffe, je peux pas m'en passer. L'affaire est, faut que je me fasse une histoire pis que j'en démorde pas. Pas que je suis un escroc. Les politiciens ont-tu pas pris toute l'argent de nos timbres ? l' se disent pas escrocs pour autant. J'vas m'arranger. La lune est presque pleine, ça doit porter chance. Pis la Bud Light est bonne. Faudrait quand même que je slacke. Y a longtemps que j'aurais dû mettre de l'ordre dans ce friggin de garage icitte. Tant qu'à rouler ma bosse, j'vas la rouler... Le voilà mon gallon de gaz. Ah! Oui, y en a assez. Du câble, j'en ai, mais des petits morceaux. De toute façon, j'en ai pas besoin de longs, longs morceaux. Tiens, une autre cigarette. Le cendrier est plus que presque plein, un peu comme la lune qui reflète sur le lac noir. J'vas le faire cuire ce camion-là que je peux pas payer. Voyons don', l'important est de se construire une histoire et de retenir une face de plomb où rien ne passe. J'vas me gréer d'une histoire que je crois, comme les politiciens. Valcourt n'a-t-i' pas d'air de croire à la sienne ? Je dois pratiquer à m'attacher avec ces morceaux de câble. Le succès se calcule selon la pratique. Je dois slacker sur la boisson. Ça va pas ben mon affaire. Bonne chose que c'est yinque de la Bud Light...l' faut que je convainque la police. A va venir faire un tour, c'est certain. Quoi leur raconter ? Mets le blâme ailleurs. Implique d'autres personnes. Élabore une tactique. Un gars peut tout préparer dans son garage. C'est le lieu idéal. Avec ces cordes tachées d'huile... Un gars est maître dans son garage. Voyons, essayons. Des vieilles cordes huileuses. Pas assez pour se pendre. Comment s'amarrer seul ? Bonne chose que j'étais dans les scouts. Je connais plusieurs nœuds. Tout le monde a sa croix à porter. Chiac vert ! ces amarres-là sont huileuses. J'ai halé une load de stuff avec ça. Saint-Jérôme, c'est pas de la corde à écorner les bœufs. Saint-Gosile, faudra que ça fasse. Tant qu'i' y aura de la bière dans le frigidaire, j'fermerai ma gueule, pis je laisserai faire, dit Georges Langford. By appointment of Her Majesty the Queen... Saint seigneur de Saint-Boniface. Holy, dans la soutane. Des serpents huileux... Une autre cannette vide. Pop ! J'aime le bruit que ça fait quand ça ouvre. Ça relâche de la pression. Tu mentiras en étant sérieux. En les regardant dans les yeux. Faudra pas être ivre. Pas avoir les deux yeux dans le même trou. Pas être ivre mort. La route 215 offre des avantages. Y ben des places où y a personne. Je viderai le gaz sur la housse dans la boîte de mon truck avant de partir. C'est plus facile que de se flamber le linge sur la 215. Y aura juste à jeter un coup d'œil dans les deux directions, pis si c'est clair, j'aurai au moins quelques minutes pour préparer mes affaires. Je m'attacherai, puis je jetterai une allumette sur la housse. L'air fera le reste. Pas besoin d'emporter le gallon de gazoline avec moi. C'est bon d'avoir le frigo dans le garage. T'as rendez-vous avec toi et ton truck et la police demain. C'est pas vrai que j'ai fait les paiements sur le truck pendant 34 mois pour me le faire prendre maintenant. Ces amarres huileuses sur le béton huileux, des serpents... Si elles se mettaient à bouger, ça serait la dernière chose que j'aurais besoin... Quand t'es rendu au bout de ton câble, faut faire attention. Prendre soin du numéro un. Ah ! quand t'as pas assez de câble pour te pendre... Crinque-toi pas trop mon tchum, t'as une grosse journée demain. Oups ! Tout bouge....

...mon djeu seigneur, qu'est-ce qui m'a arrivé ?

l' fait clair dehors pis j'ai la face sur le béton huileux. Ayoille ! la tête... Pis quoi c'est cecitte ? Des attaches... J'avais pas pensé à ça. Le chariot a chaviré... Les attaches... Ça résout tous mes problèmes. Tu devrais savoir mieux que t'accrocher à un chariot quand tout tourne. Quel mess... Ayoille... Tcheux bosse ! Ça va marcher pour moi. Fitter dans mon histoire. Vous voyez, y avait c'te gars icitte, i' était stuck sur le bord de la route, j'ai arrêté, un autre a ressorti, i' m'ont forcé à les conduire jusqu'ici, parce qu'i' y a personne icitte, pis i' m'ont battu, volé, attaché, pis i' ont flambé mon truck ! Tout ça avec une bosse bien visible dans le front. C'est aussi bon qu'un témoin. Les attaches... J'en mettrai une autour de mes pieds, une autre autour de mes poignets et tout est fait dans une minute. Pis si la police s'en sert sur les manifestants, pourquoi pas moi sur moi-même ? J'emporterai le gallon et j'aspergerai le truck. l' va flamber dans un bloc de lumière. Un gros feu de joie. Ça brûlera les empreintes. Ça va être beau sur la 215 en ce beau jour d'août ! Et quand le chèque des assurances rentrera, je pourrai acheter de la bouffe, de la booze pis des cigarettes.

UNE HISTOIRE À DORMIR DEBOUT

Un jour saint François se promenait dans la forêt acadienne
les geais bleus voletaient autour de lui et se posaient sur ses patientes épaules
& les turbulents écureuils batifolaient près de la rivière

il rencontra un gnome désespéré
qui avait suivi des miettes de pain sur le chemin
en espérant trouver
le trésor caché **

Le gnome avait passé une nuit d'épouvante dans les sombres bois
les racines d'un arbre maudit l'avaient emprisonné
(en s'enroulant autour de sa taille tremblante!)

Saint François tenta et tenta en vain de libérer le gnome

Soudain un chariot en flamme apparut
& au centre de ce feu flamboyant
une apparition
la déesse irlandaise
Brigitte

D'une voix frémissante
elle se mit à chanter pour implorer le repentir du gnome
car l'équinoxe du printemps approchait

& des abeilles & des hiboux se jetèrent sur l'arbre
& des serpents s'enroulèrent autour de ses pieds trempés
& et en pleurant il demanda pardon
pour toutes ses fautes

Elle sourit avec douceur
puis disparut dans un nuage de brume
ses animaux à sa suite
et le chariot s'envola dans le ciel

C'est seulement à ce moment que saint François put libérer le petit gnome
& au matin ils arrivèrent au lac Baker
s'arrêtèrent dans une taverne du coin
(baptisée La Tasse D'Étain)
et se régalerent de pets-de-sœur & de tartes aux bleuets
& d'esprit-de-vin & de bière & de bière & et de vin

Enfin l'âme du pauvre gnome fut en paix
et peu de temps après il devint cuisinier
à la taverne de La Tasse D'Étain

& s'acheta une roulotte au bord de la mer

Références...

Saint François sur son lit de mort psalme 141, verset 10 :

« Que ces méchants tombent dans leur propre piège, tandis que moi, j'y échapperai! »

La sainte irlandaise Brigitte de Kildare, miracles domestiques & guérison, sainte patronne des démunis et des fugitifs.

La poète païenne celtique Brigit ou Brigid annonce l'arrivée du printemps.

* Traduction par Marie-Claire DuGas

** Aujourd'hui, la valeur en bourse des trésors cachés est de 750 \$ canadiens.

KIMBERLY GAUTREAU.

A VERY TALL TALE

While St. Francis was strolling through the Acadian forest
blue jays flitting upon his patient shoulders
& rambunctious squirrels frolicking by the river

he happened upon a desperate gnome
who had been following crumbs
hoping to find
the Pot of Gold*

A gnome who had spent a fearful night in the dark woods
who had become entangled in the branches of a cursed tree
(the vines wrapping around his shivering waist!)

St. Francis tried and tried in vain to free the gnome

Then suddenly they saw a chariot in flames
& at the heart of this wild amber fire
the apparition of the Irish Goddess
Brigitte

In quivering voice,
she sang for the gnome to repent
as spring equinox was near

& bees & owls swarmed the tree
& snakes coiled under his sodden feet
& he cried out for forgiveness
for all his ill deeds

She smiled sweetly
then faded into a smoky mist
her creatures trailing behind
as the chariot soared into the sky

Only then could St. Francis free the little gnome
& by morning they arrived at Baker Lake
stopped by a local watering hole
(called the Tin Cup Tavern)
enjoyed pets-de-soeur & blueberry pie
& spirits of wine & beer & beer & wine

At long last the poor gnome had a peaceful soul
and soon after became a short order cook
at the Tin Cup Tavern

& bought a little trailer by the sea

references...

St. Francis on his death bed Psalm 141 .10 "let the wicked fall into their own nets while I pass by in safety"
Irish Saint Brigit of Kildare, domestic miracles & healing, saint for the impoverished & fugitives
celtic pagan poet Goddess Brigit / Brighid heralds spring

* pots of gold are valued on the stock market today at \$750 Canadian

LES BONSHOMMES SEPT HEURES

Toc toc toc

Les agents de Harper à nos portes

Toc toc toc

Vite, mettez vos bottes!

Toc toc toc

Allez, mettez votre froc!

Toc toc toc

Vite, il faut qu'ça sorte!

Toc toc toc

Allez donc travailler dans une shop!

[www.vimeo.com/62364827]

André* se lève, le cœur battant. Ici, les portes ne sont pas barrées, les gens ne sonnent pas pour entrer. Si vous sonnez, vous êtes un étranger.

André est fatigué. Les *bills* à payer, qui ne cessent de s'accumuler. Il vient à nouveau d'être «lay-offé». Avant, il était pêcheur, mais les prix des stocks ont encore chuté. Les Américains ont inondé le marché du homard. Encore plus difficile d'arriver. Il s'était trouvé une autre jobine à l'usine de traitement de volailles située à 70 km de chez lui. Des shifts de nuit, passés à déplumer des poulets, pour faire plaisir au palais des petits frais qui vont ensuite venir l'égorger ou le saigner à petit feu. Mais les poules se sont envolées vers d'autres cieux.

André se lève. Il se sent déprimé. Sa femme travaille à la petite épicerie du village d'à côté. Les filles sont à l'école. Et lui, il a beau éplucher les annonces, faire des appels et demander à ses chums, rien à trouver. Et eux aussi, ils sont dans une situation aussi désespérée. Pas de quoi se sentir bien épaulé, pense-t-il. Il ouvre la porte sur une femme, à l'habit sévère, au sourire « scotché » au visage. Un vent froid s'engouffre dans la maison. La femme est froide comme un glaçon, ce n'est pas son imagination.

- Monsieur Bienvenue? Vous êtes bien André Gédéon Bienvenue, domicilié au 18 du rang Bois-Joli?
- Ben oui, l'adresse est écrite sur la porte... répond André, un peu surpris.

La dame continue comme une automate.

- Vous mesurez 1 mètre 75, vous pesez 215 lb et vous chaussez du 10.

André se frotte les yeux. Il ne dort pas beaucoup ces temps-ci.

- Euh...
- Puis-je entrer? demande l'agente du gouvernement.
- Ben, c'est que j'ai pas eu le temps trop trop de ramasser... hésite André. Vous auriez pu appeler vous savez, pour vous annoncer...
- Ce n'est pas grave, ça ne prendra pas beaucoup de temps.
- Et sans attendre une réponse, la dame avance. Le nez en l'air, elle le suit jusqu'au salon. Il l'invite à s'asseoir. Il s'installe face à elle. Elle fouille dans ses papiers et il essaie de rompre le silence glacé.
- Vous voulez quelque chose à boire? Un verre d'eau? lui offre-t-il.
- Non, sans façon. Puis, elle enchaîne aussitôt. Je travaille pour Service Canada et je voudrais vous poser quelques questions.
- Oui, allez-y.
- Vous êtes présentement prestataire d'assurance-emploi, est-ce exact?
- Oui, répond-il.
- Et vous cherchez de l'emploi, je l'espère? demande-t-elle, sur un ton plein de reproches.

- Bien sûr, madame. Mais vous savez, dans un petit village comme ici, où tout le monde est sur le chômage en même temps, c'est pas toujours évident...
- Avez-vous des preuves? l'interrompt-elle.
- Que voulez-vous dire?
- Des preuves que vous cherchez activement?
- Ben... j'ai des lettres d'application, des refus...
- Parfait, j'en aurai besoin pour mes dossiers. Mais bonne nouvelle, ne cherchez plus! Je vous ai décroché un emploi Monsieur Bienvenue!
- Ah oui?

Il avait un mauvais pressentiment.

- Un poste d'ouvrier de nuit dans un moulin à scie, à 100 km d'ici. Plus élevé que le salaire minimum. Une vraie chance!
- Euh... vous êtes sérieuse là? J'vais faire quoi de ma famille? On a seulement un char... Ça allait ben quand mes chums étaient ici, on riait ensemble, mais ils sont tous partis dans l'Ouest.

Elle l'interrompt.

- Monsieur Bienvenue. Vous ne pouvez refuser un emploi. C'est la loi! Si vous refusez, votre chômage sera coupé. De toute façon, j'ai un plan B pour vous...

Elle cherche dans ses papiers et lui tend une offre. Il la saisit, la main tremblante. L'en-tête du gouvernement de l'Alberta lui saute aux yeux. Tandis qu'il lit, elle lui vante les mérites du poste, quasiment comme si elle avait des parts dans la compagnie.

- C'est une offre irrésistible... La compagnie Suncor cherche désespérément des travailleurs pour leur nouveau puits de Fort McMurray.
- Et quand la pêche va reprendre, quand les prix des stocks vont remonter, qui va le pêcher le poisson si vous nous shippez tous ailleurs comme des sardines?
- C'est ça ou être roulé dans la farine, monsieur.

André se sent comme si on lui avait brisé les os. Il imagine ses chums d'usine, ceux qui restent, assis dans leur salon, avec une version différente du Bonhomme sept heures qui leur fait la même offre. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Bientôt, il ne restera plus personne en Acadie, nous aurons tous été déportés, pense-t-il.

La dame partie, André est assailli de doutes. Sa vie est un échec. Sa province est à sec. Il se sent comme ses poules à l'abattoir ou comme ses homards en cage. Il range ses vidanges dans le garage. Il aperçoit une corde. Une pulsion lui remonte des entrailles, qu'il tente de contenir.

Il saisit la corde dans son garage et une idée lui vient... Se pendre, et se condamner. Mais être libéré. Ou encore... Oui, pourquoi pas. Disparaître. Non. Simuler son enlèvement. C'est ça! pense-t-il. Mais il devrait agir seul, comme un homme désespéré peut le faire. À l'insu de sa famille, afin de la protéger. Mais son coup fonctionnerait. Il aurait au moins de quoi rester encore un peu sur la terre de ses ancêtres.

Toc toc toc
 Les agents de la peur à vos portes
 Toc toc toc
 Faites lever la garnotte!
 Toc toc toc
 Allez, au travail, saisonniers
 Toc toc toc
 L'hiver est à nos portes
 Toc toc toc
 Et votre homard, je le rote!

* Le nom a été changé, puisque ce texte est une fiction et que nous voulions respecter la vie privée des partis impliqués.

LA PORTE

La tête lui tourne. Il fixe le grand miroir devant lui. Y a-t-il quelqu'un derrière? Il est seul dans le petit local. Une table, deux chaises, rien d'autre. Du gris, beaucoup de gris! Que savent-ils? Les flammes montent encore vers le ciel. Il les revoit danser criminellement de gauche à droite telles de jeunes filles. Ses poignets lui font mal. Les attaches étaient sûrement trop serrées, ou peut-être est-ce les menottes? Les gens passent derrière la porte. Cette porte, sans fenêtre, qui ne s'ouvre plus depuis trop longtemps. Des gens chuchotent de l'autre côté. Est-ce qu'ils discutent de lui? L'histoire ne sonne-t-elle pas véridique? Les oreilles lui sillent presque aussi fort que le bidon d'essence avant l'explosion. L'essence enflammée dessinant des fresques irrégulières avant de donner sur l'auto.

La chaise vide devant lui. Toujours vide. L'espace d'un instant, il y imagine quelqu'un. Il fabrique ses réponses en anticipant les questions qui arrivent l'une après l'autre. Mais toujours personne. La chaise vide devant lui.

Une voix chante derrière la porte, elle semble amusée. Elle se rapproche. Féminine, plus douce que celle du dernier homme à avoir traversé la porte. La poignée bouge, la voix entre. Elle pose un verre d'eau sur la table et se tait. Elle le fixe, moins enjouée que de l'autre côté. La voix repart. La porte se referme. La voix rechante sûre de ne plus être entendue. Se rappel-t-il de tout? Combien étaient-ils? Étaient-ils masqués? Quelle couleur de cheveux? Des cagoules peut-être? Sa main courtise le verre d'eau, de loin. Le verre clair, presque aussi vulnérable que lui. Translucide, à l'intérieur duquel on peut tout voir; tout analyser. Transparent, à l'intérieur duquel on peut traverser le regard d'un côté comme de l'autre. Le miroir, lui, ne fait que refléter. Il peut apercevoir son visage de plus en plus blanc et la sueur qui ne cesse d'apparaître sur celui-ci. Gouttes d'angoisses qui coulent une à une tranquillement de son front à son menton. Gouttes d'angoisses qu'il essuie tant bien que mal en appréhendant la prochaine.

L'une s'échoue sur la table près du verre d'eau. Il se résigne à en prendre une gorgée.

La salle paraît rapetisser à vue d'œil. Les murs rocailloux se rapprochent minute par minute tandis que son cœur bat le rythme. A-t-il fait le bon choix? Son cou se raidit et il ne sait pas si ses mains sont moites ou collantes. Il rêve d'une cigarette. La voir blanchir l'air telle la carcasse du bloc-moteur encore agonisante à l'arrivée de la police. Il tourne le petit paquet sur la table sachant que ce n'est sûrement pas de cette fumée qu'ils parleront quand la porte refera des siennes. N'y avait-il pas d'autres moyens? Combien d'argent avait-il expliqué s'être fait prendre? Que risque-t-il? Les yeux lui brûlent. Il aimerait les fermer, mais il en est incapable. Chaque fois que son regard croise le noir, l'histoire change et elle ne doit plus changer. Elle doit être exactement la même qu'au départ. Pas d'ajout, pas de manque. La chaise est toujours vide, il fixe le dossier amèrement.

Le miroir vibre et on entend une porte claquer tout près. L'eau du verre oscille à la surface pour prendre la cadence de ce qui semble être des bottes. La voix chantante reprend, suivie d'une voix moins musicale : un homme. On-t-il tout avalé? Si oui, pourquoi est-il toujours là? L'eau oscille de plus en plus. Un peu plus rapide à chaque seconde. La voix chantante disparaît, l'homme se fait entendre davantage. Doit-il continuer à jouer le jeu? Devrait-il tout avouer? Le claquement des bottes résonne sur les murs de béton. Le verre tombe. L'eau coule sur la table comme la sueur sur son visage. La voix s'arrête de l'autre côté de la porte, brusquement. La poignée tourne très mollement. Un homme entre, plus massif que la table d'érable et encore plus gris que les murs. Il ne parle pas et s'avance près de la chaise vide.

Une table, deux chaises, deux hommes...l'un sent l'assurance et brille de métal, l'autre sent la sueur et brille de questions. La voix sourit et replace le verre.

- Monsieur Pelletier, voulez-vous nous allons recommencer du début?

Le sourire reste intact, la peur aussi.



JEUDIVERS - 4^E JEUDI

Un Estonien remet un livre 69 ans en retard

fait divers publié par Radio-Canada le 13 mars 2013

Extrait: «Un Estonien a remis un livre avec un retard de 69 ans, expliquant que c'était, en partie, à cause d'un bombardement aérien ayant endommagé la bibliothèque du secteur durant la Deuxième Guerre mondiale.»

HYPERLIENS

Tout se mélange dans cette histoire car les sources ne sont pas véritablement fiables et les coïncidences se font nombreuses. D'abord cet homme qui a 80 ans. Je connais plusieurs personnes qui ont 80 ans et donc je peux m'imaginer leurs corps, leurs visages, leurs rêves et la conscience plus ou moins consentie, plus ou moins consciente, que la fin de la vie approche. Et puis il y a ce livre dont on ne connaît pas le titre emprunté il y a 69 ans – passons sur la référence érotique – 69 ans c'est l'âge que j'aurais dans 2 ans. Cet abandon coïncide donc avec le milieu de la guerre, une guerre qui s'est passée loin d'ici (faire des recherches sur l'Estonie et sa position durant la deuxième guerre, comment elle est ensuite passée dans le bloc soviétique, etc...) et que nous n'avons pas véritablement connue.

Je me souviens de ces histoires de déserteur. Il y avait près de chez-nous un groupe de maisons – cinq en fait – qui ne faisaient pas véritablement partie du village et que nous appelions sur un ton relativement dérisoire « le crique » et dont l'un de mes frères disait qu'il s'agissait en fait d'une république. Ces maisons faisaient partie d'un ensemble dont la grande particularité était leur proximité de la voie ferrée. On dit que Fred à Jean-Louis, propriétaire de l'une de ces maisons, personnage énigmatique et ermite à ses heures, accueillait chez-lui les déserteurs qui sautaient du train et qui marchaient le long de la voie ferrée à la recherche d'une bonne âme prête à les héberger et les nourrir. Pour moi cette guerre, la deuxième, c'est un train qui passe, en fait c'est l'image d'un train en Europe. Le 23 juillet 1944, année de l'emprunt du livre, le dernier train de déportés juifs quitta la France pour le camp de Bergen-Belsen. Ces histoires d'horreur qu'on ne voyait pas encore dans les médias, quand il y avait des risques, de l'aventure et de vraies histoires d'amour qui duraient toute une vie.

Alors oui, ce livre, en 2013, 69 ans plus tard, cet homme qui se décide enfin à régler ses comptes, à mettre de l'ordre dans sa vie avant le grand voyage et qui se dit que oui, après 69 ans, il faudrait bien que ce livre soit rapatrié au lieu d'où il est venu. Sa présence depuis 1944. L'année de la prise du pouvoir par Peron en Argentine, du massacre de Thiaroye au Sénégal, de l'écrasement du premier kamikaze japonais sur un porte-avion américain, mais surtout en Europe où le 6 juin prend place l'opération Overlord sur les plages de Normandie. Ici au pays, le Parlement vote l'acte des « payes de familles », Conrad Black vient au monde, Stephen Leacock décède et bien sûr la guerre qui se poursuit en Europe, les soldats acheminés en train vers Halifax, d'où l'oeuvre humanitaire de Fred à Jean-Louis contre la guerre mais surtout contre la peur et tout ce qui s'en suit. Au Nouveau-Brunswick, c'est le gouvernement d'Alistair McNair

qui dirige à Fredericton, McNair, l'un des mentors de Louis J. Robichaud. On ne connaît pas la date exacte de l'emprunt et c'est dommage car on pourrait encore imaginer bien d'autres choses.

Alors cet homme, dont on ne connaît pas le nom et dont la seule notoriété aura été d'avoir emprunté et rapporté un livre en retard de 69 ans, fera les manchettes et sa présence sur l'internet lui vaudra ces 15 minutes de gloire dont parle Andy Warhol. Bien sûr on va se payer sa queue et il fera rire de lui, ce sera le genre de nouvelles qu'on passe en fin de bulletin pour nous faire sourire après les horreurs de Syrie et la déconfiture des marchés. Il n'y a pas d'image de lui et sans doute est-il dépassé par sa gloire aussi soudaine qu'éphémère. Il ne sait pas que j'écris ce texte, je ne ferais aucun effort pour lui faire parvenir, je suis à peu près certain qu'il n'a pas l'internet, les chances sont qu'il ne le saura jamais et c'est peut-être mieux ainsi.

Je me dis que sa stratégie est impeccable et sans doute lui a-t-elle été dictée par une manœuvre inconsciente dont lui-même ne soupçonnait sans doute pas les répercussions. Dans la vie, c'est un fait maintes fois vérifié, on ne fait rien pour rien, tout a un sens et, en autant qu'on s'y attarde, on finit toujours par trouver. Sans doute, sans le vouloir vraiment, l'emprunteur a-t-il voulu retenir ce livre. Le rendre 69 ans plus tard lui a permis de faire une entrée fulgurante sur la scène médiatique, du moins si l'on évalue la modestie de son geste comparé au retentissement dont il fait l'objet.

Cela me rappelle, mais dans une toute autre perspective, la découverte de ces gens qui se sont sauvés dans la forêt et qui finissent par en sortir ahuris en apprenant que la guerre est terminée et qu'ils sont incrédules mais très en retard dans les nouvelles. Où se situent et où s'arrêtent le parallèle entre une vie perdue dans l'égarément et un livre retrouvé. Je ne sais pas vraiment mais cela ramène à la guerre je suppose et le fait qu'on en oublie et qu'on en perd de grands bouts.

Les deux noms qui polarisent l'événement sont en fait la bibliothécaire et l'auteur. Je suis certain qu'en remontant la filière Google on pourrait se rendre jusqu'à Ivika Turkson dans sa bibliothèque de Tallinn où elle savoure elle aussi les bienfaits de cette gloire plutôt incommode et démesurée. Quant à Eduard Vilde, on dit qu'il est le premier auteur professionnel de l'Estonie. Né en 1919, diplomate, journaliste, critique du régime tsariste il ne connaîtra pas le régime soviétique qui va l'honorer d'un timbre à son effigie. Je garde en mémoire cette photo de sa statue à Galway, en Écosse, où il est assis, tout bronzé, face à Oscar Wilde qui ne se ressemble pas.

MARIE-CLAIRE DUGAS.

DE L'USAGE DES BIBLIOTHÈQUES EN TEMPS DE GUERRE

Avis au personnel : nous tenons à vous aviser que la bibliothèque restera ouverte durant les hostilités. Nous estimons que le travail des bibliothécaires est un travail humanitaire comparable à celui de la Croix-Rouge. Nous demandons à nos employés de servir tous les clients qui se présenteront en ces lieux avec tendresse et respect. N'oubliez pas que « l'art sauvera le monde ¹ ».

Le livre comme lumière du monde

Les temps sombres de mars 1944

Dans ce pays coincé entre deux puissances

Ce morceau de terre occupé opprimé

Les morts sont milliers

Les vivants cherchent à fuir

Il faut partir ou mourir partir et mourir tout quitter

Il faut rester et survivre

Essayer de durer

La bibliothèque devient point de fuite

Sur les rayons toute la sagesse du monde

Contre la barbarie des hommes

Dans l'asile de la bibliothèque il prend le livre

Le livre est une mémoire vive

Un pavé de résistance

Dans la marche de l'histoire le livre s'est arrêté

S'est déposé en chemin

Pour imprimer cette date au cœur du monde

7 mars 1944, Tallinn, Estonie

Un livre comme un survivant

Miraculé

Un réchappé de l'oubli

Le livre a arrêté le temps

On se réfugie où l'on peut

La lecture devient une arme

Dans le livre il y avait

Cachée en palimpseste

La recette du bonheur

Le livre posé sur la table où la nourriture manque
Caché sous le lit pour remplacer l'amour
Glissé dans la poche pour éclairer le chemin
Placé sur l'étagère pour témoigner du quotidien
Les mots de l'écrivain ouvrent des portes nourrissent ravivent consolent soutiennent

Il avait codé et décodé le livre
Il avait enfoui dans le livre les secrets de sa vie
Inscrit en filigrane toute l'horreur
Vue faite entendue
Les voisins disparus
Ceux qui étaient revenus morts vivants de l'histoire
Les camps écrits dans la peau
L'épiderme de la guerre
Le nerf de la terreur
La brisure du soleil sur les tombes
Le crissement des bottes
Le bruit des balles
Les cris

Les mots avaient protégé si peu mais un peu
Les mots avaient brillé si peu mais assez

En ces temps de ravage et de haine
La beauté se cachait entre les lignes
Était parfois si petite que lueur dans la nuit
Que chuchotement d'espoir
Que fragment de bonheur

Le livre
Seul
Contre la haine contre les camps contre le goulag contre la mort contre la terreur et la peur

Le livre
Dans sa fragilité de papier
Et nos vies
Déchiquetées

¹ Fiodor Dostoïevski

EMPRUNTER UN PEU DE PAIX

Rester, immobile. Payer le prix d'un regret à chaque assaut, envahi par les écrits rapportés, chuchotés sur une page. Lire et relire une page comme mille autres, neuve mais déjà salie, pauvre en qualité et en contenu. Caresser une couverture rigide, un toit, un havre, le temps d'un imaginaire : un rocher dans un monde de sable. S'y blottir chaque soir en sachant qu'il n'est qu'éphémère. Imaginer pour un instant que les avions pyromanes sont des fées, des dinosaures, des cochons avec des ailes. Se souvenir avec tourment que ce toit a été emprunté et devra être rendu, une fois l'orage passé.

Continuer jour après nuit après décennies, pendant que les arbres bourgeonnent longuement, douloureusement. Ramasser, enfin, les débris d'une vie en lambeaux, de l'encre, et du carton. Retranscrire, laborieusement, chaque mot. Être un poète clandestin dans une forêt de mensonges, plantée, arrosée, engraisée de rêveries passagères. Écrire un mot par jour, peut-être deux, d'une main tremblant depuis des siècles, aveuglée, elle aussi. Se décourager, petit à petit, alors que la vue baisse, que la réalité s'écoule comme une rivière, s'écroule comme une avalanche.

Créer un journal intime entremêlé à quelques parcelles d'histoire. 1944. Ne plus distinguer les taches d'encre des mots et s'en foutre totalement. Écrire pour oublier; rendre les images plus vibrantes que jamais. En raconter tout autant avec les larmes qui déforment chaque page, forment des cratères comme les bombes d'antan. Immortaliser ses gémissements en un monument trompeur, peint noir d'injures, le temps d'une histoire, avant de dormir.

Redécouvrir, un jour, un dernier printemps, caché sous des années d'hiver. Combattre les nuages noirs accrochés au plafond. Décider, entre deux battements de cœur, de s'acquitter d'une dette, une dernière, une seule. Balbutier des excuses, en inventer d'autres, offrir un peu d'argent et être soulagé qu'il soit refusé. Rendre, finalement, le toit emprunté, alors qu'un autre, chétif, a été érigé. Attendre patiemment, sous celui-ci, que l'été arrive.

MAURICE RAYMOND.

CARTOONESQUE

(Sonnet épique à la mode de
Queneau - avec appareil critique)

Un Estonien perdu dans la fumée d'un' guerre
Opiniâtre et cruel'... (sa femm' l'était aussi...
Qui lui interdisait de sucer sa cuillère
Alors qu'il dévorait son ragoût de pourcie¹)

Un Estonien perdu donc... la langue pendouill-
Ante le dos courbé... trist', les lèvres marmonn-
Antes (tout en se grattant féroc'ement les couilles
Et poussant des soupirs... et rêvant à la bonne²...)

Un Estonien perdu... cherche la ville de...
Où il a emprunté un roman de Vilde
Il voyage cent ans³... arrivent⁴ à Tallin

Il croise le regard d'Ivika la Turquine⁵
Et mesur' son retard... s'excuse mollement...
Fouille sa poche en vain... puis s'enfuit en courant⁶.

¹ Cochon de mer... [C'est ma contribution acadienne au « poème »... Cf. *Le Glossaire...* de Pascal Poirier.]

² L'imagerie d'ensemble et le lexique de cette strophe (plus ou moins sacrilège...) sont empruntés à Victor Hugo...

³ Exagération épique... Le voyage réel du malotru ou du *gougnafier* n'a duré que 69 ans...

⁴ Juste avant son arrivée, il est rejoint par la bonne... d'où le pluriel...

⁵ Surnom donné à ladite bibliothécaire, en raison de ses yeux d'un *bleu foncé* et de son patronyme (Turkson).

⁶ Ce qui est en soi un exploit pour un centenaire (qui vient s'ajouter à ses prouesses sexuelles...). N'oublions pas que le poème est épique...

SUR QUELQUES TENDANCES DE L'APPROPRIATION DES FAITS DIVERS PAR LES CRÉATEURS

Apparu dans les années 1830¹ pour désigner une rubrique puis utilisé systématiquement par l'ensemble de la presse française vers la fin du même siècle (DUBIED, 2004 : 23-24), la notion de fait divers commence à être l'objet d'une théorisation substantielle en tant que « genre » dans les années 1960. Parmi les écrits qui lui ont été consacrés, un court article de Roland Barthes intitulé *Structure du fait divers*², se distingue de par la filiation que les postulats développés ont connue. La sociologue Annik Dubied, elle-même auteure d'un ouvrage sur le sujet³, octroie volontiers au sémiologue français le statut de fondateur de ce champ de recherche. Dans son « parcours chronologique des études majeures » sur le fait divers, elle remarque que « [...] quelques grandes idées du théoricien français [...] servent désormais de tremplin à une grande partie des chercheurs qui s'intéressent de près ou de loin au fait divers. » (DUBIED, 2004 : 69) Je me propose de reprendre ici les postulats de Barthes afin de dégager deux postures, deux tendances qui apparaissent orienter les créateurs s'appropriant ce type de récit médiatique comme matériau littéraire.

Selon Roland Barthes, la distinction entre les informations générales, de type économique ou politique, et les faits divers, doit être attribuée à une « différence de structure » (BARTHES, 1964 : 188). Si les premières n'ont « [...] pas de structure propre, suffisante » et ne sont « [...] que l[es] terme[s] manifeste[s] d'une structure implicite qui l[eur] préexiste [...] » (BARTHES, 1964 : 189), les seconds se caractérisent au contraire par une « structure fermée ». Le fait divers serait donc un récit *immanent*, il contiendrait en lui-même « tout son savoir » et ne nécessiterait aucune compétence particulière pour être consommé par le lecteur (BARTHES, 1964 : 189). Plus précisément, « l'articulation » des « termes » composant cette structure est marquée par un « trouble » (BARTHES, 1964 : 190). Soit la cause qu'appelle le premier terme est absente, ou encore elle ne correspond pas à ce qui serait normalement envisagé dans un tel cas. Il peut aussi s'agir d'un trouble de coïncidence, le second terme étant une répétition du premier, ou encore entretenant un rapport antithétique avec celui-ci. À ces remarques du sémiologue français, nous aimerions ajouter cette observation faite par André Rouillé dans son éditorial d'un numéro de revue

La Recherche photographique consacré à ce type de récit médiatique : « Le fait divers intervient [...] à la conjonction d'une catégorie d'événements propices à un estompement de leur cadre global de possibilité [...] » (ROUILLÉ, 1994 : 4).

ESTOMPER OU APPROFONDIR LE « CADRE DE RÉFÉRENCE »

Une première tendance consisterait donc à profiter de ce statut précaire du « cadre de possibilité », de cette immanence constituant la structure (idéale) du fait divers, pour lui faire subir les transformations les plus diverses. Comme c'est le cas, par exemple, pour les légendes urbaines qui bien souvent se fondent sur des événements s'étant réellement produits et dont elle « amplifie », « déplace » ou « reconstruit » les faits (RENARD, 1999 : 78). Les textes composés dans le cadre de *Jeudivers* m'apparaissent relever de cette première tendance. Ramenés à un intitulé qui donne à voir le trouble qui en organise les termes, ceux-ci se basent sur de très courts articles, que l'on pourrait qualifier, suivant la terminologie élaborée par Annik Dubied à partir des écrits de Marc Lits et de Jules Gritti⁴, comme de « petits fait divers » (DUBIED, 2004 : 78).

Le fait divers du 4^e jeudi, dont l'intitulé est : « Un Estonien remet un livre 69 ans en retard »⁵, nous apparaît être un bon exemple. Publié par Radio-Canada le 13 mars 2013, cet événement plutôt anecdotique est résumé en ces termes : « Un Estonien a remis un livre avec un retard de 69 ans, expliquant que c'était, en partie, à cause d'un bombardement aérien ayant endommagé la bibliothèque du secteur durant la Deuxième Guerre mondiale. »⁶ La « phraséologie » de ce récit, qui peut être ramené à deux « notations » (BARTHES, 1964 : 190), s'apparente à cet exemple fourni par Roland Barthes pour distinguer une activité quotidienne, sans véritable intérêt pour les médias, d'un fait divers : « *On vient de nettoyer le Palais de justice de Paris. Cela est insignifiant. On ne l'avait pas fait depuis cent ans. Cela devient un fait divers.* » (BARTHES, 1967 : 89-190). En effet, on verrait très bien le chercheur français le décliner selon cette même formule : « *Un estonien rapporte un livre à la bibliothèque. Cela est insignifiant.*

Il l'avait en sa possession depuis 69 ans. Cela devient un fait divers. » Ainsi, comme pour le nettoyage du Palais de justice de Paris, c'est le second terme de l'intitulé, venant préciser le nombre démesuré d'années s'étant écoulées avant que l'homme ne rapporte son livre à la bibliothèque, qui produit l'étonnement : cette réaction sans laquelle, selon Barthes, il n'y a pas de fait divers (BARTHES, 1964 : 191). À priori, on voit mal cette nouvelle faire l'objet d'une couverture médiatique étendue dans le temps. Puisque les causes de ce retard excessif nous ont été en parties livrées (le contexte de la Seconde Guerre mondiale), tempérant ainsi la surprise suscitée par le titre, cette nouvelle est un bon exemple de « petit fait divers ». Cette configuration sommaire restreint la production d'implicites et son contexte devient contingent. Ainsi, les textes produits à partir de ces faits divers tendent à estomper leur « cadre de possibilité » minimal. L'impulsion créatrice semble surtout reposer sur l'étonnement que suscite le « trouble » entre les « termes » que d'un désir de « colmater fébrilement la brèche causale » (BARTHES, 1964 : 192).

Le fait divers peut alors ne servir que de catalyseur, de déclencheur à un processus créatif sans qu'en définitive les œuvres qui découlent de leur lecture n'y fasse explicitement référence. Ce serait le cas par exemple de la pièce *Cendres de cailloux* de Daniel Danis, dont le chercheur québécois Yves Jubinville souligne qu'elle doit son argument aux « meurtres de deux vendeuses, survenus en 1989 dans une boutique de la rue Laurier à Montréal » (JUBINVILLE, 2003 : 79). Les circonstances entourant la mort de la femme et mère des protagonistes, à l'origine de leur départ de Montréal, est le seul élément qui dans ses circonstances, évoque cette source. Pour désigner les rapports entretenus par le fait divers et l'œuvre dans cette première tendance, je qualifierais le premier de *moyen* pour le second. Il peut alors permettre à l'écrivain, selon la formule d'Hélène Kuntz, d'« [...] invent[er] d'autres voies d'accès au réel »⁷ Ou constitue littéralement une « figure de style »⁸ en puissance.

Le postulat barthésien d'immanence a cependant été relativisé ou mis en cause par d'autres chercheurs. Dans un ouvrage daté de 1970 et intitulé *Le mana quotidien, structures et fonctions de la chronique des faits divers*, Georges Auclair développe l'idée de « faits divers à épisodes ». Il écrit : « [...], [L]es faits divers dont la forme est la meilleure, qui suscitent le plus d'intérêt, sont ceux dont le récit déborde d'un jour sur l'autre, appelle une « suite ». (AUCLAIR, 1982 : 61). Ce serait le cas

de ces « grands faits divers » dont Annik Dubied a dégagé les caractéristiques, toujours à partir de Gritti et Lits. Dans la presse, ces faits divers font la une et se retrouvent dans les pages nationales des journaux. À la radio ou à la télévision, des émissions spéciales et des grands reportages leurs sont consacrés et ils pourraient être porteur d'une « influence sur la mémoire collective » et de « possibles influences sur la vie sociale » (DUBIED, 2004 : 78). Le « cadre de possibilité » ces faits divers serait alors difficilement estompable puisque les médias tendent au contraire à approfondir celui-ci.

À partir de ce constat nous dégagerions une seconde tendance dans l'appropriation du fait divers comme matériau littéraire qui, contrairement à la première, serait sous-tendue par une *visée épistémologique* et s'intéresserait justement au contexte de l'événement relaté. Prenant souvent appui sur des documents, elle recouperait alors toute une tradition qui est celle du « non fiction nouvel »⁹ ou du « théâtre documentaire »¹⁰ fondées respectivement par Truman Capote et Peter Weiss. Ces deux tendances recourent le dilemme formulé par le théoricien du théâtre Jean-Pierre Sarrazac à propos d'une « dramaturgie du fait divers » et qui pourrait tout aussi bien s'appliquer au roman : « Le dramaturge a le choix entre représenter le fait divers dans son déroulement chronologique, dans sa structure de fait divers et revenir, dans un pur mouvement rétrospectif, sur le fait divers, sur la catastrophe du fait divers, sur le processus du fait divers. » (SARRAZAC, 2008 : 224).

J'aimerais maintenant m'attarder un peu plus longuement sur cette tendance épistémologique, à travers un cas en soi problématique : les œuvres créées autour du massacre de 14 jeunes femmes, perpétré le 6 décembre 1989 à l'École Polytechnique de Montréal.

SPECTRES DE POLYTECHNIQUE

Doit-on considérer la tuerie de l'école Polytechnique comme un *événement politique*? C'est résolument le cas du comédien et dramaturge Gilbert Turp, qui a lui-même écrit une pièce sur le massacre. Dans un entretien accordé en 2009 à l'hebdomadaire *Voir*, pour sa pièce *Pur Chaos du désir*, Turp l'aborde en ces termes : « Pour moi, le massacre à Polytechnique est un événement historique [...]. En fait, c'est l'événement de violence politique le plus considérable dans l'histoire du Québec, si on excepte les Patriotes en 1837. C'est plus gros que la crise d'Octobre ou que la crise d'Oka, ne serait-ce qu'en nombre de morts. »¹¹

Le directeur de la revue *Liberté* Pierre Lefebvre, auteur d'une pièce sur une autre tuerie de masse, perpétrée en 1984 à l'Assemblée Nationale du Québec par le caporal Denis Lortie, répond indirectement à Gilbert Turp dans un entretien avec la revue *Hors Champ* : « La thèse me paraît complètement aberrante. [...] Le FLQ, ça, c'est un projet politique ! On peut en discuter, dire qu'il y a quelque chose de délirant à se mettre à faire du terrorisme politique au Québec, dans les années 70, comme si on était en Algérie avant la décolonisation mais, enfin, on a là une organisation, même si elle est un peu *boboche*, on a là un mouvement qui débute en 1963 avec les bombes qu'on dépose dans les boîtes aux lettres... Lortie et Lépine sont pour leur part des psychosés qui passent à l'acte. Je vois assez mal comment inscrire du politique là-dedans... Ceci dit, il est bien évident qu'une psychose, ça ne fait jamais tout seul... »¹²

Gilbert Turp aurait alors pu faire cette objection à Pierre Lefebvre : « Je me suis rendu compte, il y a une quinzaine d'années, que chaque semaine, quand j'ouvrais le journal, il était question d'un gars qui avait tué son ex. Il y a eu une vraie crise de violences conjugales au Québec dans les années 90.¹¹ [...] J'ai réalisé que Polytechnique avait pour ainsi dire ouvert la porte à tous ceux qui avaient un compte à régler avec les femmes. C'est ça que ça fait un événement historique, ça ouvre une voie. »¹³

Hélène Y. Meynaud avait déjà réfuté cette idée d'une augmentation du nombre de meurtres de femmes dans son article de 2000 intitulé « Blanche-neige et l'épine : femmes, technologies et folies »¹⁴. Mais dans le cadre de notre réflexion, l'important n'est pas tant de chercher à attester ou à réfuter le caractère politique de l'événement mais de questionner selon l'expression d'Annik Dubied, sa « mise en intrigue médiatique » (DUBIED, 2004 : 105). On pourrait se demander si suite à la tuerie, la violence faite aux femmes n'a fait l'objet d'une plus grande couverture médiatique, ce qui ne veut pas forcément dire qu'elle a augmenté. Les nombreux articles et reportages consacrés au massacre de Polytechnique cherchent en fait à l'expliquer dans et à partir de quelque chose de beaucoup plus large : les « faits de société ». Partant également du postulat barthésien d'immanence, la chercheuse en communication Catherine Dessingès écrit, dans son article *Lady Diana, Marie Trintignant : faits divers ou faits de société?* : « Dès lors, si dans la narration dont il fait l'objet, le fait divers fait apparaître des éléments supplémentaires permettant d'établir des liens très étroits avec son con-

texte, le fait divers perd sa substance pour se transformer en autre chose : un fait de société. »¹⁵

À travers les différents reportages télévisés ou radiophoniques, les articles de périodiques populaires ou savants, ainsi que dans les œuvres littéraires, théâtrales ou cinématographiques, la tuerie du 6 décembre 1989 a été réinscrite dans ces « horizons nommés », que constituent la montée du féminisme, la violence faite aux femmes ou encore l'inadaptation sociale. Ce dernier « fait de société » est l'objet du monologue *L'Anorak*, qu'a tiré le montréalais Adam Kelly Morton¹⁶ de la vie de Marc Lépine. En exergue du manuscrit de la version française que nous a fournie l'auteur, se trouve reproduite une définition terme *anorak*, qui dans la langue anglaise désigne péjorativement une « personne peu intéressante, studieuse ou socialement inadaptée, avec des intérêts démodés et solitaires »¹⁷, ce que l'on pourrait considérer comme un spectre sur le plan social. C'est justement le fantôme de Marc Lépine qu'Adam Kelly met en scène dans sa pièce. Après avoir séparé les hommes des femmes - pour s'adresser presque exclusivement à ceux-ci durant toute la durée du spectacle -, ses premières phrases servent à justifier son statut de revenant : « Mon père était musulman. Il disait que si tu te suicides, ni ta mort ni ta vie ne te sont accordées. Me voici : un fantôme, revivant sans cesse les faits et gestes de ma vie, tout comme ceux-ci seront répétés dans la vie, encore et encore. »¹⁸ Formellement, la pièce s'apparente alors au « dialogue des morts », cette forme que Jean-Pierre Sarrazac écrit s'être lui-même approprié pour écrire sa pièce *La Passion du jardinier*, également écrite à partir d'un fait divers (SARRAZAC, 2008 : 221). Ce monologue de mort, qui constitue une « stratégie de détour »¹⁹ permet au spectre de Lépine de questionner la réception de son geste, notamment sa diffusion dans les médias. Le personnage du tueur fait un récit chronologique de sa vie (fondé sur les documents qu'Adam Kelly Morton a pu consulter), mais ce témoignage est aussi pour le spectateur une occasion d'envisager cette biographie rétrospectivement. La vie de Marc Lépine est lue et organisée en fonction du massacre, qui apparaît pratiquement comme un *tel/s*, comme l'aboutissement d'une série de rejets (affectifs, académiques, professionnels).

Ce bref parcours de *L'Anorak*, nous permet d'entrevoir les stratégies auxquelles une œuvre s'appropriant un fait divers peut avoir recours, pour en approfondir la « catastrophe et le processus » (pour reprendre les termes de Jean-Pierre Sarrazac). Le mas-

sacre de l'école Polytechnique, parce qu'il est porteur d'un *traumatisme collectif*²⁰, est un exemple parfait de fait divers incitant une démarche fondée sur l'exploitation de documents. Bien évidemment, ces deux tentatives que j'ai cherchées à dégager doivent être considérées comme des points de repère. De même qu'Annik Dubied prévient le chercheur qui voudrait déterminer le statut d'une nouvelle, de ne pas l'envisager selon la question : « ceci est-il oui ou non un fait divers ? » (DUBIED, 2004 : 103), celles-ci ne sont que des *prototypes* permettant de situer les rapports que les œuvres entretiennent avec les faits divers sur lesquels elles se fondent. Certains cas sont beaucoup plus ambigus²¹ que les exemples que nous avons pu donner et justifient l'emploi de catégories souples²².

¹ Il s'agit de la décennie ou serait apparu le terme. Annik Dupied, s'appuyant sur les travaux de divers spécialistes, situe ce qu'elle appelle la « préhistoire » du fait divers au XVIe et XVIIe siècles, soit avant l'invention de la presse à grand tirage. La diffusion se faisait alors surtout oralement et sa réception collectivement. Voir DUBIED, 2004 : 19-21

² BARTHES, Roland. « Structure du fait divers ». *Essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1964 p. 188-197

³ DUBIED, Annik. *Les dits et les scènes du fait divers*, Genève, Droz, 2004, 356 p.

⁴ LITS, Marc. « Fait divers, la rubrique de tous les dangers », dans *Enjeux*, n° 25, mars 1992, p. 70-85 et GRITTI, Jules. « Le fait divers, signal d'alerte », dans *Feu sur les médias. Faits et symboles*, Paris, Centurion, coll. « Fréquences », 1992, p. 29-47.

⁵ ancrages.ca/jeudivers-4e-jeudi/

⁶ Ibid.

⁷ KUNTZ, Hélène. « Événements à l'échelle du monde et petits faits vrais : deux modes d'ancrages dans le réel », dans « Usages du "document". Les écritures théâtrales entre réel et fiction », *Études Théâtrales*, no.50, 2011, p.66

⁸ CHABROL, Claude. « Quel est le rapport entre votre cinéma au fait divers ? » dans *Faits divers et cinéma*, Paris, revue *Cinéma* no.285, septembre 1992, p.72

⁹ Le romancier américain utilise lui-même cette expression pour parler de son livre de 1966 intitulé *De sang froid* (In cold blood) qui se fonde sur un travail de documentaire (Voir ROVERA, Catherine. « CAPOTE TRUMAN (1924-1984) », encyclopédie Universalis, consulté en ligne le 5 septembre 2013. www.universalis-edu.com.ezproxy.bibl.ulaval.ca/encyclopedie/truman/capote/). Si, comme le remarque Marc Lits, le fait divers est un « genre strictement francophone » (voir la LITS 2001, dans la bibliographie) et ne comporte pas d'équivalent direct en anglais, les meurtres auxquels s'intéresse Capote appartiennent aux événements couverts par la notion de fait divers.

¹⁰ WEISS, Peter. « Notes sur le théâtre documentaire », dans *Discours sur le genèse et le déroulement de la très longue guerre de libération du Vietnam illustrant la nécessité de la lutte armée des opprimés contre leurs oppresseurs ainsi que la volonté des États-Unis d'Amérique d'anéantir les fondements de la révolution*, trad. Jean Baudrillard, Paris, Seuil, 1968, 268 p.

¹¹ SAINT-PIERRE, Christian. « Gilbert Turp et la tragédie de Polytechnique Scènes de la vie conjugale », dans *Voir*, 8 janvier 2009, consulté en ligne le 25 juin 2013 : voir.ca/scene/2009/01/08/gilbert-turp-et-la-tragédie-de-polytechnique-scenes-de-la-vie-conjugale/

¹² HABIB, André; DESPOIX, Philippe et LEFEBVRE, Pierre. « Autour de "Lortie", Conversation avec André Habib, Philippe Despoix et Pierre Lefebvre », dans *Hors Champ*, publié en ligne le 17 juin 2009 : www.horschamp.qc.ca/spip.php?article349

¹³ Op.cit.

¹⁴ Elle écrit : « Contrairement aux craintes exprimées dans la presse québécoise et américaine, cette tragédie n'a pas été le prélude d'une augmen-

tation des meurtres de femmes, mais plutôt de leur inacceptabilité. »

Voir : MEYNAUD, Hélène Y. « Blanche-neige et l'épine : femmes, technologies et folles », dans revue *Chimères*, n° 38, printemps 2000, p. 135-150.

¹⁵ DESSINGES, Catherine. « Lady Diane, Marie Trintignant : faits divers ou faits de société ? », dans *Les Cahiers du journalisme* n° 14, Printemps/été 2005, p. 106-121.

¹⁶ À ce sujet, voir l'article que Radio-Canada a consacré aux pièces tirées de Polytechnique : www.radio-canada.ca/nouvelles/societe/2009/12/03/001-polytechnique-theatre2.shtml

¹⁷ MORTON KELLY, Adam. *L'Anorak*, traduit en français par Geneviève Charbonneau, manuscrit fourni par l'auteur

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Le concept de détour au théâtre a été développé par Jean-Pierre dans son ouvrage *L'avenir du drame* (1981), puis repris dans *La parabole ou l'enfance du théâtre* (2002) et *Jeux de rêves et autres détours* (2004).

²⁰ De nombreux articles ont postulé, à partir d'une approche psychanalytique, que la tuerie du 6 décembre avait laissé des séquelles, généré quelque chose comme un *trauma collectif*. Voir notamment l'article de Lise Monette « 14 + 1 », dans la *Revue de psychanalyse TRANS*, 1993, n° 3.

²¹ Un bon exemple serait le *Roberto Zucco* de Benard-Marie Koltes. À ce sujet, voir l'article « Pouvoirs d'un Spectre » de Jean-Pierre Rynqaert dans *Tout contre le réel : Miroirs du fait divers, littérature, théâtre, cinéma*. Sous la direction d'Emmanuelle André et Martine Boyer-Weinmann et Hélène Kuntz, Paris, Le Manuscrit, coll. « L'Esprit des Lettres », 2008, p.299-412.

²² Annik Dubied propose de remédier à la difficulté de définir le fait divers par l'emploi de la théorie « du prototype », telle qu'élaborée par Eleanor Rosch et George Lakoff. Elle insiste sur le mérite de ce type de « catégorisation » qui est d'entretenir des « frontières floues ». *Op.cit.* p.95-97.

BIBLIOGRAPHIE

AUCLAIR Georges. *Le mana quotidien, structures et fonctions de la chronique des faits divers*, Paris, Anthropos, 1982 [1970], 299 p.

BARTHES, Roland. « Structure du fait divers », *Essais critiques*, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1964 p. 188-197

DUBIED, Annik. *Les dits et les scènes du fait divers*, Genève, Droz, 2004, 356 p.

HABIB, André; DESPOIX, Philippe et LEFEBVRE, Pierre. « Autour de "Lortie", Conversation avec André Habib, Philippe Despoix et Pierre Lefebvre », dans *Hors Champ*, publié en ligne le mercredi 17 juin 2009 : www.horschamp.qc.ca/spip.php?article349

JUBINVILLE, Yves. « Dramaturgie du fait divers. Scènes de la parole débordante », dans, *Onde de choc. La représentation secouée par la photographie / Shock Waves. Photography Rocks Representation*, sous la direction de France Choinière et Vincent Lavoie, Montréal, Dazibao, coll. « les essais », 2003, p. 73. (Version anglaise publiée conjointement)

MEYNAUD, Hélène Y. « Blanche-neige et l'épine : femmes, technologies et folles », dans revue *Chimères*, n° 38, printemps 2000, p. 135-150.

RENARD, Jean-Bruno. *Rumeurs et légendes urbaines*, Paris, Presse Universitaire de France, coll. « Que sais-je? », 1999, 127 p.

ROUILLÉ, André. « Éditorial : L'inouï, autre face du banal », dans *La Recherche Photographique*, n°16 : le fait divers, p.4-7.

SAINT-PIERRE, Christian. « Gilbert Turp et la tragédie de Polytechnique Scènes de la vie conjugale », dans *Voir*, 8 janvier 2009, consulté en ligne le 25 juin 2013 : voir.ca/scene/2009/01/08/gilbert-turp-et-la-tragédie-de-polytechnique-scenes-de-la-vie-conjugale/

SARRAZAC, Jean-Pierre. « Le fait divers, "l'Inexplicable" », dans *Tout contre le réel : Miroirs du fait divers, littérature, théâtre, cinéma*. Sous la direction d'Emmanuelle André et Martine Boyer-Weinmann et Hélène Kuntz, Paris, Le Manuscrit, coll. « L'Esprit des Lettres », 2008, p.213-226.

BIOGRAPHIES

Romancier, nouvelliste et dramaturge, **Jean Babineau** a publié trois romans aux Éditions Perce-Neige : *Bloupe* (1993), *Gîte* (1998) et *Vortex* (2003, Prix Antonine-Maillet-Acadie Vie). Ses romans laissent entrevoir un travail sur les langues qui a été remarqué par plusieurs critiques. Entre autres, il a obtenu plusieurs bourses d'ArtsNB et du Conseil des arts du Canada. En 2002 et 2003, Babineau participe à des ateliers d'écriture dramatique avec Louis-Dominique Lavigne, le premier offert par le théâtre de l'Escaouette à Moncton et le second par le Centre des auteurs dramatiques à la Résidence d'écriture franco-canadienne. Sa pièce *Tangentés*, mise en scène par Andréi Zaharia, est présentée au théâtre l'Escaouette en 2006 et au théâtre de la Grand-Voile en 2007. Détenteur d'une maîtrise en création littéraire de l'Université de Moncton, doctorant en Études littéraires, il révisé un roman sur la saga du parc Kouchibouguac intitulé *Infini*. Il a publié des textes de création dans plusieurs revues.

Rebecca Behar est une poète française qui pratique le slam et l'écriture de fiction. Elle a participé aux mouvements des radios libres et féministes et publié des ouvrages pour enfants ainsi qu'un recueil d'articles de critique littéraire. Ses poèmes sont parus sur différents supports tels que revues, plaquettes, poésie murale, vidéos, blogs, ainsi que sous forme de montages musicaux réalisés avec Claude Giroux, musicien québécois. Elle participe en ce moment au projet international de web-anthologie « Carmina in minima re ».

Sébastien Bérubé est un artiste pluridisciplinaire du Nord-Ouest du Nouveau-Brunswick. Auteur-compositeur-interprète, écrivain, poète, illustrateur, peintre, ce jeune homme dans la vingtaine touche vraiment à tout. Étudiant à l'Université de Moncton campus d'Edmundston, il n'a qu'une seule et unique passion : créer! C'est, en ce sens, que cet artiste à grande queue vous invite dans sa tête à bras ouverts.

Né en 1946 à St-Simon, dans la Péninsule acadienne du Nouveau-Brunswick, **Herménégilde Chiasson** est considéré comme l'un des plus importants représentants de l'Acadie moderne. Il détient des baccalauréats des universités de Moncton et Mount-Allison, un Masters de la State University of New York et un doctorat de l'Université Paris I (Sorbonne). Il a été chercheur, journaliste et réalisateur à Radio-Canada, réalisateur au cinéma et professeur à l'Université de Moncton. Il a publié plus de 25 livres, écrit 30 pièces de théâtre, réalisé plus de 15 films et exposé son travail dans plus de 150 expositions solo ou de groupe. Président et fondateur de plusieurs organismes culturels au Nouveau-Brunswick, il a reçu plusieurs prix et distinctions pour son travail dont, récemment, le prestigieux Prix Molson du Conseil des arts du Canada.

Marie-Christine Collin est originaire du petit village de St-Léolin, dans le nord-est du Nouveau-Brunswick. Elle a obtenu son B.A.-B.Ed. en études françaises en 2012 à l'Université de Moncton. Elle est actuellement enseignante suppléante au District scolaire francophone Nord-Est.

Sara Dignard écrit depuis que certains mots sont entrés dans sa vie comme des évidences qui ont persistées. Depuis, elle s'est fait la promesse de s'y consacrer pleinement, ce qui l'a menée, après son Bac en création littéraire à l'UQAM et tant « d'en attendant », à se chercher un horizon plus grand. Cet espace d'écriture et d'apaisement, elle l'a trouvé aux Îles-de-la-Madeleine. Elle y vivra son premier hiver cette année pour y travailler sa première publication.

Née à Montréal de parents acadiens, **Marie-Claire Dugas** est traductrice et poète. En 2004, elle fait paraître *Le pont de verre* aux Éditions Perce-Neige. Ses poèmes ont aussi été publiés dans l'Anthologie de la poésie acadienne chez le même éditeur. Elle a réalisé deux courts métrages (*Les trois sœurs*, Connections Productions, et *L'ÉTERNITÉ? Ou la disparition d'une culture*, Office National du film, Studio documentaire Acadie). Elle a également fait de la radio, du théâtre, des arts visuels et un peu de bandes dessinées.

Kimberly Gautreau has "an English tongue & a French heart". This dichotomy of language & culture is celebrated through her daily life in Moncton, New Brunswick. The sensual experience & the essence of human relationships are echoed through her two chapbooks published by Elbow Press, the latter "Skipping Stone" being hand etched & embossed at Imago, Centre culturel Aberdeen. She has read at numerous galleries & festivals around the Maritimes, performed with Marie-Jo Thériot at La Voix Des Amériques (Montreal), The Frye Festival & Moncton 24, Victoria Literary Festival & the film "Voleuse de Poussière".

Globe-trotter et collectionneuse de mots, **Martine L. Jacquot** écrit à plein temps entre la Nouvelle-Écosse et de multiples destinations nécessaires pour renouveler son inspiration. Romancière, poète, nouvelliste, essayiste et auteure jeunesse, elle a publié une trentaine de livres, dont l'essai *Duras ou le regard absolu* (Presses du Midi) et le roman *Au gré du vent* (éditions du Grand Pré) couronné du prix Européen de l'Adelf à Paris. Comme ses personnages, elle est en constante quête de l'essentiel en dépit de la folie humaine. Son ouvrage, *L'année aux trois étés* (AfricAvenir/Exchange&Dialogue—Douala/Berlin/Vienne) relate ses découvertes en Russie et au Cameroun. Elle a fait des lectures sur quatre continents, la plus récente à Pondichéry. Son recueil de nouvelles *Les enjoliveurs du temps* paraîtra prochainement.

Né à Edmundston au Nouveau-Brunswick, **Eric Kennedy** a passé la majeure partie de son enfance dans la région de Québec. C'est vers l'âge de 15 ans qu'il s'est intéressé à l'écriture, rédigeant de courtes nouvelles et des poèmes dans ses cahiers « Canada » multicolores! Après un bref détour vers des études en cinéma, il est revenu à son premier amour : l'écriture. *Utopia*, son premier roman publié en 2011, est l'heureux mélange de ces deux univers. « Les bonshommes sept heures » est son deuxième texte publié dans la revue *Ancrages*. L'auteur vit présentement à Saint-Jean, dans le sud du Nouveau-Brunswick, avec sa compagne de vie et leurs deux filles.

Anna-Maria Lacriola: Une petite fille devenue princesse après le temps. N'ayant jamais su ce qu'elle voulait faire quand elle serait grande, elle a décidé d'étudier la littérature jeunesse pour avoir l'impression de ne jamais grandir vraiment. Tout d'abord éducatrice dans une école primaire, elle s'est vu offrir le poste de responsable de la bibliothèque avec seul et unique but d'embarquer les enfants dans son monde imaginaire de fou. Les directeurs n'aiment pas les fous. Elle cherche maintenant un travail aussi passionnant que celui de princesse et elle écrit des histoires aux enfants pour se consoler.

Marc-André Lapalice poursuit des études de deuxième cycle en Littérature et arts de la scène et de l'écran à l'Université Laval. Son mémoire de maîtrise porte sur le fait divers comme matériau dramatique dans deux spectacles québécois contemporains: *Sexy Béton* d'Annabel Soutar et *Lortie* de Pierre Lefebvre. En avril dernier, il a présenté une communication au XVIII^e Colloque interuniversitaire étudiant en littérature, à l'Université McGill, ainsi que dans le cadre du Colloque international jeunes chercheurs en Francophonie, à l'Université Laval. Marc-André est membre étudiant du Centre de recherche interuniversitaire en littérature et culture québécoise.

Ancien montréalais repenté, **Sébastien Lord-Émard** est venu s'établir en Acadie en 2010 et s'y est implanté rapidement, et profondément, tant du point de vue identitaire que dans ses diverses implications bénévoles. Issu d'une formation en philosophie et en histoire, il est un passionné d'arts actuels, de culture acadienne, de féculents et de généalogie. Sébastien est membre de l'exécutif du conseil d'administration de la Galerie Sans Nom, et siège au conseil d'administration de la section Émilie-LeBlanc de la SANB. Il travaille présentement aux Éditions Bouton d'or Acadie.

Jean-Mari Pître a publié son premier recueil de poésie, *Frère de feu*, en 2009, aux Éditions Perce-Neige. Parallèlement à son travail d'écrivain, l'auteur œuvre dans les domaines des relations publiques, du journalisme, comme travailleur culturel et en développement de l'alphabétisme et des compétences. Son rôle d'écrivain l'a mené à participer à plusieurs événements littéraires dont une tournée des bibliothèques publiques du Nouveau-Brunswick en 2011, ainsi que des présentations et ateliers dans les écoles. Depuis juin 2012, Jean-Mari Pître est représentant de la discipline littérature au sein de l'Association acadienne des artistes professionnels du Nouveau-Brunswick (AAAPNB), et siège au nom de l'AAAPNB à la Commission de droit du prêt public du Canada. Pître siège également sur le CA de la revue de création littéraire *Ancrages*.

Auteur et traducteur, **Christian Roy** a publié cinq recueils de poésie aux Éditions Perce-Neige. Le plus récent de ces recueils, intitulé *Gènes et genèses*, a été lancé en 2011. Ses poèmes et nouvelles ont également été publiés dans plus d'une dizaine de revues et anthologies au Canada et en France. En 2013, les Éditions Perce-Neige lanceront sa traduction du roman *Blood Brothers in Louisbourg*, de Philip Roy. Christian Roy vit à Moncton avec son épouse et leurs trois enfants.

Jonathan Roy est né à Bathurst. L'étude de la littérature à l'Université de Moncton l'a mené à écrire et à s'impliquer à la vie littéraire en Acadie. Après avoir publié ses premiers textes dans la revue *Ancrages*, il publiait en 2012 *Apprendre à tomber, son premier recueil*, écrit entre Moncton et Caraquet, où il habite. Il consacre une partie de ses temps libres à la pratique de la peinture et de la photographie, qui alimentent son écriture.

Maurice Raymond, né à Campbellton, N.-B., en 1954, est à la fois poète et universitaire. Il a publié en 1988, *Implorable désert*, et, en 1994, la *Soif des ombres*, respectivement aux Éditions d'Acadie et aux Éditions Perce-Neige. Il a travaillé ces dernières années à dresser un inventaire pragmatique de ce qu'il nomme le « refoulement textuel » dans l'œuvre globale, en grande partie inédite, du poète acadien Ronald Després. Il a récemment codirigé, avec Janine Gallant, le projet de *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie des Maritimes du XX^e siècle* (2012). Il a été jusqu'à récemment codirecteur de la revue de création littéraire acadienne *Ancrages* et secrétaire de la *Revue de l'Université de Moncton*. Il assure présentement la direction du département d'études françaises au campus de Moncton où il enseigne principalement la poésie.



UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON

Faculté des arts et des sciences sociales
Département d'études françaises



<http://www.umoncton.ca/umcm-fass-etudesfrancaises/>



UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON

Faculté des arts et des sciences sociales

*Des idées et des personnes pour penser
notre avenir commun*



www.umoncton.ca/umcm-fass

folio
USED BOOKS
LIVRES D'OCCASION



Tropic Mini Mall, 110-A rue St-Georges Moncton NB E1C 1T8
foliobooks.ca

www.ancrages.ca

ancrages

revue acadienne de création littéraire

Jeudivers : projet de création littéraire visant à faire découvrir à chaque jeudi du mois de mars 2013, un même fait divers à travers le prisme de quatre écritures différentes.

Jeudivers - 1^{er} jeudi (7 mars 2013)

Anna-Maria Lacriola. Vivre, une dernière fois

Jean-Mari Pître. La vache qui voulait jouer au football... une histoire vachement triste

Sara Dignard. 9m²

Christian Roy. Merda d'artista

Jeudivers - 2^e jeudi (14 mars 2013)

Jonathan Roy. Péniche

Rebecca Behar. Quand on est marinier

Sébastien Lord-Émard. Un forfait

Martine L. Jacquot. La clé en or

Jeudivers - 3^e jeudi (21 mars 2013)

Jean Babineau. La bosse et les attaches

Kimberly Gautreau. Une histoire à dormir debout

Éric Kennedy. Les bonshommes sept heures

Sébastien Bérubé. La porte

Jeudivers - 4^e jeudi (28 mars 2013)

Herménégilde Chiasson. Hyperliens

Marie-Claire Dugas. De l'usage des bibliothèques en temps de guerre

Marie-Christine Collin. Emprunter un peu de paix

Maurice Raymond. Cartoonesque

Essai

Marc-André Lapallice. Sur quelques tendances de l'appropriation des faits divers par les créateurs

issn 1712-9281

www.ancrages.ca

Ancrages bénéficie d'un appui financier de la province du Nouveau-Brunswick. La revue compte également sur l'appui de l'Association acadienne des artistes professionnel.le.s du Nouveau-Brunswick, du Département d'études françaises de l'Université de Moncton, de la Chaire d'études acadiennes de l'Université de Moncton, de Film Zone, du Centre culturel Aberdeen.

L'œuvre de couverture est de Guy Arsenaault. Les photos et la mise en page sont de Jean-Pierre Caissie.

